

ROMULUS
(1854)

ALEXANDRE DUMAS

Romulus
comédie en un acte, en prose

Théâtre-Français. – 13 janvier 1854.

LE JOYEUX ROGER
2015

ISBN : 978-2-924529-13-3

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

Une chambre fort simple. – Une grande fenêtre occupe le premier plan à droite. Cette fenêtre est ouverte, et un télescope est braqué à son ouverture. À gauche, une cheminée. À droite et à gauche, une porte au deuxième plan. Aux deux côtés du théâtre, deux guéridons : l'un, celui qui porte le télescope, est chargé de globes, de sphères terrestres et célestes. Au milieu, une table carrée. – Il fait nuit. Une bougie brûle sur chaque guéridon. – À droite, Célestus regardant par son télescope ; à gauche, Wolf abîmé dans la lecture de son Leibnitz.

Scène première

Célestus, Wolf, Marthe.

MARTHE, entrant par la gauche

Bon ! voilà tout le monde congédié jusqu'à lundi... Pas d'indiscrétion à craindre de ce côté... Je serai la très-humble servante de ces messieurs, s'ils veulent bien m'accepter comme telle. (S'avançant vers Célestus.) Voulez-vous de moi pour servante, mon frère ?

CÉLESTUS, à son télescope

Il est évident que, tant que le vent viendra de l'est, je ne verrai pas Orion.

MARTHE

Et d'un ! (Se retournant vers Wolf.) Voulez-vous de moi pour servante, monsieur Wolf ?

WOLF, frappant sur son Leibnitz

Ou la vérité n'existe pas, ou elle est là, dans Leibnitz !

MARTHE

Et de deux ! – Messieurs, à table ! le souper est servi.

CÉLESTUS

Allons, bon ! voilà un nuage qui passe !... Ces nuages sont absurdes ; autant vaudrait regarder dans un puits.

MARTHE

Mon frère ! (Haussant la voix.) Mon frère ! (Le touchant.) Mon frère !

CÉLESTUS

Hein ?... Ah ! c'est toi, petite sœur ?

MARTHE, prenant la bougie
sur le guéridon de Célestus

Le souper refroidit. Allons, allons, à table !

CÉLESTUS, se levant

Tu sais, ma chère, que je n'ai pas pu voir Orion !

MARTHE

C'est désolant !... Mais vous le verrez demain, quand votre
téléscope sera arrivé de Cassel.

(Elle pose la bougie sur la table du milieu.)

CÉLESTUS

Oh ! ce n'est pas la faute de mon télescope, c'est la faute du
vent, qui vient de l'est.

(Il s'assied à la droite de la table.)

MARTHE

Espérons qu'il changera. (Allant à Wolf.) Docteur !

WOLF, lisant

« Je n'ai jamais cessé de méditer sur la philosophie, et il m'a
toujours paru qu'il y avait moyen d'établir quelque chose de soli-
de par des démonstrations claires... » En effet, grand Leibnitz, ce
qui fait ta force, à toi, c'est la clarté.

MARTHE

Docteur !

WOLF, lisant

« Il existe une monade primitive, infinie (*monas monadum*),
et des monades singulières ou produites, qui se distinguent les
unes des autres par le degré et la qualité de leurs phénomènes. »
– Tu as bien raison, grand homme, la clarté avant tout.

MARTHE, allant à la gauche de Wolf

Docteur !

WOLF, se levant

Ah ! pardon, mademoiselle.

MARTHE, prenant la bougie
sur la table de Wolf

Docteur, voulez-vous me permettre de vous faire observer que
voilà près d'un quart d'heure que je vous parle sans avoir obtenu

de vous la faveur d'une réponse ?

WOLF

Mademoiselle, je vous souhaite le bonjour. J'aime à supposer que vous avez passé une bonne nuit.

MARTHE

Et moi, docteur, j'aime à supposer que vous êtes simplement distrait et non pas fou ; vous me souhaitez le bonjour à neuf heures du soir.

WOLF

Un salut, mademoiselle, est comme une prière : quand la bonne intention y est, la forme importe peu.

(Il s'assied à gauche de la table.

Célestus se lève et va à son télescope.)

MARTHE

Aussi, mon cher monsieur Wolf, croyez à ma reconnaissance. (Ne trouvant pas son frère à côté d'elle.) Ah ! bon ! voilà l'autre qui retourne à son télescope ! (Allant à Célestus.) Mon frère, je voudrais pour beaucoup de choses qu'Orion eût disparu tout à fait ou n'eût jamais existé.

CÉLESTUS

Ce serait un grand malheur pour le Bâton de Jacob.

(Il se rassied à table.)

MARTHE

Vraiment !

CÉLESTUS

Sans doute... Suivez ma démonstration, Marthe. (Il prend son couteau de la main gauche.) Voici le Bâton de Jacob, qui, comme vous le savez, se compose de trois étoiles...

MARTHE

Non, je ne sais pas.

CÉLESTUS

Comment ! vous ne savez pas cela, ma chère ? Mais que savez-vous donc, alors ?

MARTHE

Mais je sais coudre, broder, tricoter, filer, toutes choses qui

sont peut-être plus utiles dans un ménage que l'astronomie.

CÉLESTUS

C'est possible !... Je disais donc... voici le Bâton de Jacob, et voici Orion. Eh bien, supposez qu'Orion disparaisse...

MARTHE

Bon ! voilà que vous renversez le sel... Oh ! mon Dieu, mon Dieu, cela nous portera malheur !

(Elle se lève et remonte au fond.)

CÉLESTUS, se levant aussi

Mais non, ce n'est pas le sel, c'est le poivre.

(Il souffle sur la table.)

MARTHE

Ah ! tant mieux !

(Célestus souffle le poivre et l'envoie dans les yeux et dans le nez de Wolf.)

WOLF, éternuant

Atchi ! atchi !

(Il se lève.)

CÉLESTUS

Où vas-tu ?

WOLF

Mon ami, je vais fermer la fenêtre ; je crois que je m'enrhume du cerveau... Atchi !

CÉLESTUS

Allons, allons, reviens ici ; assieds-toi à ta place, et déjeunons.

WOLF, éternuant

Atchi !

(Il s'assied à droite.)

CÉLESTUS, regardant à son télescope

Toujours le vent d'est ! (Il va pour s'asseoir à la droite de la table ; voyant que Wolf y est, il prend la place de gauche. À Wolf.) Veux-tu du poulet ? (Plus haut.) Veux-tu du poulet ? (Frappant sur la table avec le manche de son couteau.) Morbleu !

WOLF, tressaillant

Hein ?

CÉLESTUS

Veux-tu du poulet ?

WOLF, tendant son assiette

Oui, mon ami, oui... j'en prendrai volontiers deux cuillerées.

MARTHE

En vérité, cher docteur Wolf, on vous volerait votre habit sur le dos, que vous ne vous en apercevriez pas.

WOLF

Il me paraît, mademoiselle, qu'il y a un peu d'exagération dans ce que vous dites...

CÉLESTUS

Eh bien, petite sœur, veux-tu parier qu'il y a quelque chose dont Wolf s'est aperçu, malgré sa distraction ?...

MARTHE

Quelque chose ?...

WOLF

Quoi donc ?

CÉLESTUS

Oui, quelque chose que tu as remarqué, j'en suis sûr.

WOLF

Tu te trompes, mon ami, je n'ai rien remarqué.

CÉLESTUS

Rien ?

WOLF

Absolument rien !

CÉLESTUS

Quel esprit contrariant que ce Wolf ! Je te dis que tu l'as remarqué, moi.

WOLF

Mon ami, dis-moi ce que j'ai remarqué, et, si c'est vrai, tu verras que je n'y mets aucun entêtement.

CÉLESTUS

Eh bien, tu as remarqué que, depuis longtemps déjà, Marthe est triste.

WOLF

Ah ! oui, mademoiselle, cela est vrai, je l'ai remarqué.

MARTHE

Bon ! quelle folie !

CÉLESTUS

Et que, depuis quelques jours, non-seulement tu es triste comme d'habitude, mais, de plus, pâle et fatiguée.

MARTHE

Mon frère !...

CÉLESTUS

Je te le demande, voyons, Wolf, Marthe est-elle pâle, et a-t-elle l'air fatigué ?

WOLF

Seriez-vous malade, mademoiselle ?

MARTHE

Mais non, monsieur Wolf, je vous jure... C'est une imagination de mon frère.

CÉLESTUS

Wolf, regarde-moi ces yeux-là.

WOLF

Je les regarde, mon ami.

CÉLESTUS

Eh bien, comment les trouves-tu ?

WOLF

Je les trouve fort beaux !

CÉLESTUS

Oui ; mais battus, rougis, comme si tu avais veillé et pleuré...
Donnez-moi la main... Je suis sûr... (Il lui prend la main et lui tâte un instant le pouls.) Tiens, Wolf !... touche-moi un peu cette main-là.

WOLF

Volontiers, mon ami.

MARTHE

Mais, en vérité, mon frère...

WOLF, demandant la main de Marthe

Mademoiselle ?... Le fait est, mon ami, que je ne sais pas si

c'est ma main qui brûle ou si c'est celle de mademoiselle, mais, à coup sûr, un de nous deux a la fièvre.

MARTHE

Monsieur Wolf...

CÉLESTUS

Eh ! tiens ! tiens ! voilà, de pâle que tu étais, voilà que tu deviens rouge...

MARTHE

Mais c'est qu'aussi, Célestus, vous insistez d'une façon si étrange...

CÉLESTUS

Si j'insiste, c'est que j'ai mes raisons pour cela.

MARTHE

Vos raisons ?

CÉLESTUS

Oui !... par exemple, la nuit passée...

MARTHE

Eh bien, la nuit passée ?...

CÉLESTUS

J'ai entendu du bruit dans ta chambre.

WOLF

Oh ! pour cela, oui... moi qui loge au-dessus de mademoiselle, je l'ai entendu aussi ; et il m'a semblé que mademoiselle se levait.

CÉLESTUS

N'est-ce pas ?

MARTHE, embarrassée

Je me levais ?... Eh bien, oui, si je me levais, si j'ai les yeux battus, c'est que, depuis trois ou quatre nuits, je veille pour achever une layette...

CÉLESTUS

Une layette ?...

MARTHE

Oui, la layette de cette pauvre femme qui nous a été recommandée... La nuit dernière, je me suis levée parce que Gertrude,

la fille du bourgmestre, M. Babenhausen, était indisposée et que j'ai monté chez elle. Y a-t-il du mal à cela ? Je sais bien que M. Babenhausen et vous, vous vous détestez, quoique vous logiez dans la même maison ; mais Gertrude et moi, nous sommes amies d'enfance, et nous n'avons aucun motif pour entrer dans vos différends.

(Elle dégarnit la table.)

CÉLESTUS

Moi, je ne déteste pas le bourgmestre... Pauvre cher homme ! Je trouve sa maison un peu bruyante, c'est vrai ! Il a un tas d'enfants dans sa maison, et Dieu sait si je les aime ! Mais ne nous écartons pas de mon sujet... Veux-tu que je te dise, moi, pourquoi tu es triste, pâle, fatiguée ? pourquoi il y a chez toi agitation pendant le jour, insomnie pendant la nuit ?

MARTHE

Dites, mon frère.

CÉLESTUS

Eh bien, c'est que tu t'ennuies.

MARTHE

Moi ?

WOLF

Mademoiselle, si cela était, je pourrais vous prêter mon Leibnitz.

MARTHE

Merci, monsieur Wolf ; le sacrifice serait trop grand, et je n'accepte pas.

CÉLESTUS

D'autant plus qu'après y avoir mûrement réfléchi, j'ai, je crois, quelque chose de mieux à t'offrir que Leibnitz.

WOLF

Quelque chose de mieux ? Ce n'est ni Spinoza ni Descartes, j'espère ?

CÉLESTUS

Non, mon ami, sois tranquille... Écoute, ma petite Marthe, nous pouvons parler devant Wolf... Wolf est de la famille : voilà

bientôt trois ans qu'il habite avec nous.

WOLF

Est-ce qu'il y a déjà trois ans, mon ami ?

CÉLESTUS

Mais oui !

WOLF

Mon Dieu ! comme le temps passe !

CÉLESTUS

Tu vas avoir dix-huit ans, Marthe.

MARTHE

Eh bien ?

CÉLESTUS

Eh bien, j'ai pensé qu'il serait à la fois opportun et convenable de te marier.

(Wolf, qui portait son verre à sa bouche,
reste la main en l'air et la bouche ouverte.)

MARTHE

Me marier ?

CÉLESTUS

Sans doute.

MARTHE

Mais... je ne veux pas me marier, moi, mon frère...

(Elle remonte au fond. Wolf pousse un soupir
et avale un verre d'eau d'un trait.)

CÉLESTUS

Bon ! crains-tu que je ne veuille te marier contre ton gré ?... Voyons, parle !... choisis qui tu voudras... Que dis-tu, par exemple, du fils du major ?

WOLF

Pardon, mon ami ! mais je ne comprends pas comment, avec ton horreur pour les enfants, tu veux marier...

CÉLESTUS

J'ai horreur des enfants en général, je les déteste comme espèce... *species*... Mais les enfants de ma sœur...

WOLF, poussant un troisième soupir

Ah !

MARTHE

Mon frère, il est inutile que vous vous donniez tant de peine : je n'épouserai pas plus le fils du conseiller que le fils du major...

CÉLESTUS

Non ? Croyez-vous donc, mademoiselle, que je vous laisserai devenir vieille fille ?

WOLF

Mais si, cependant, mademoiselle ne veut pas se marier ?...

CÉLESTUS

Comment, si elle ne veut pas se marier ? Je voudrais bien voir qu'elle ne voulût pas se marier ! L'homme est fait pour l'état de mariage !...

MARTHE, debout derrière
le dos de la chaise de Wolf

Mais alors, mon frère, pourquoi êtes-vous resté garçon, vous ?

CÉLESTUS, embarrassé

Moi ? moi ? Parce que... parbleu !... parce que...

WOLF

Tu sais, mon cher Célestus, qu'il y a un proverbe arabe qui dit : « Le mariage est comme une forteresse assiégée : ceux qui sont dehors veulent y entrer ; mais ceux qui sont dedans veulent en sortir. »

CÉLESTUS

Oui-da ! Je vois ce que c'est ! c'est vous qui donnez à ma sœur ces mauvais conseils...

WOLF

Pardon, mon ami, je ne donne pas de conseils à mademoiselle... Il me semblait que mademoiselle se refusait, et alors... je disais, moi...

CÉLESTUS

Vous disiez une sottise, monsieur Wolf.

WOLF

C'est possible, mon ami ; mais...

CÉLESTUS

De quoi vous mêlez-vous, d'ailleurs ?...

WOLF

Je te demande pardon, Célestus ; je sais bien que cela ne me regarde point.

CÉLESTUS

Non, cela ne vous regarde point, entendez-vous, monsieur le philosophe !... C'est moi, moi, moi, que cela regarde...

WOLF, timidement

Et puis un peu ta sœur, bon ami.

MARTHE

Bien, docteur ! défendez-moi.

WOLF

Car, enfin, c'est mademoiselle...

CÉLESTUS

Je sais, maître Wolf, que le mariage ne vous plaît pas ! (Il se lève.) Ah ! je vois enfin où tendait cette philosophie que vous professiez au collège de Hall !... je reconnais là les principes de l'homme qui sapait la société dans sa base !...

WOLF

Moi !... je sapis ?...

MARTHE

Vraiment, docteur ?

CÉLESTUS, se promenant

Oui ! tu ne sais pas cela, toi... toi qui es prête à devenir la victime de ses maximes perverses ?... Tu ne sais pas que le roi de Prusse, qui est cependant un philosophe, celui-là, puisqu'il est lié avec M. Diderot et M. de Voltaire... tu ne sais pas que le roi de Prusse l'a condamné à sortir de ses États, sous peine d'être pendu !...

MARTHE

Est-ce possible ?...

CÉLESTUS, à gauche

Et il a bien fait, entendez-vous !

WOLF

Mademoiselle, laissez-moi vous expliquer de quelle fatalité j'ai été victime...

CÉLESTUS

Point de mariage... point de mariage... C'est ma faute... je devais prévoir ce qui arrive... quand j'ai reçu sous mon toit ce tison de discorde.

(Il s'assied près du guéridon de gauche.)

WOLF, se levant

Mon Dieu ! peut-on dire de pareilles choses, à moi... qui ne demande qu'à vivre tranquille !...

CÉLESTUS, se levant

Oui ! certainement, monsieur ne demandait qu'à vivre tranquille !... Mais savez-vous ce que faisaient les élèves de monsieur ? le savez-vous, ma sœur ? En sortant de son cours, ils incendiaient les villages.

WOLF

Mais, mon ami, ce n'est pas moi : c'est Descartes...

CÉLESTUS

Appuyez-vous sur Descartes, je vous le conseille, un athée !

WOLF

C'est possible !... mais moi ?

CÉLESTUS

Taisez-vous, révolutionnaire !... Silence, anabaptiste !

WOLF

Serait-il possible, ô mon Dieu ! que je fusse aussi méchant qu'il le dit ? (Se levant tout à coup avec résolution.) Allons !...

(Il prend son chapeau et son Leibnitz.)

MARTHE

Mais que faites-vous, monsieur Wolf ?

WOLF

Je prends mon chapeau et mon Leibnitz.

MARTHE

Où allez-vous donc ?

WOLF

Je m'en vais, ma chère demoiselle... Votre frère vient de m'ouvrir les yeux. Vous comprenez bien que, maintenant que je me connais moi-même, je ne puis plus rester ici...

MARTHE

Comment ! docteur ?...

WOLF

Oui, mademoiselle, avec une doctrine que je crois bonne, je fais du mal partout où je vais.

MARTHE

Vous ?

WOLF

Car votre frère a dit vrai... À la suite d'une de mes leçons sur les idées innées et l'harmonie préexistante, comme j'avais eu le malheur de dire que rien n'arrivait que ce qui devait arriver, un de mes élèves, un fou, un écervelé, un malheureux !...

CÉLESTUS

M. Conrad !

MARTHE, tressaillant

M. Conrad !

WOLF, continuant

Jeta un paquet d'allumettes tout enflammées dans une meule de blé, en s'écriant : « Si tu ne dois pas brûler, tu ne brûleras pas... C'est le docteur Wolf qui l'a dit... » Hélas ! mademoiselle...

CÉLESTUS

La meule brûla.

WOLF

Eh bien, il est temps que je mette une fin aux désordres que je traîne partout après moi... À partir d'aujourd'hui, je me condamne au silence, comme Pythagore... à la solitude, comme Épiménide... et puissé-je dormir cinquante ans comme lui ! peut-être que, pendant ce temps, je ne ferai pas de mal. Allons !

MARTHE

Monsieur Wolf, je vous en supplie...

CÉLESTUS, à part

C'est donc sérieux ?

WOLF

Non, mademoiselle, je suis décidé... Ayez la bonté de m'envoyer demain mon pauvre bagage à l'hôtel du *Lion d'or* : ce sont quelques chemises, mon autre habit, ma veste, ma c... (baissant les yeux avec modestie) et un petit vêtement inférieur... Et maintenant, mademoiselle, je vous salue de tout mon cœur.

MARTHE

Adieu donc, docteur.

CÉLESTUS, à part

Comment ! c'est pour de bon ?

(Il s'est approché peu à peu et paraît très-ému.

Wolf ne le voit pas et va pour sortir par le fond.)

MARTHE

Décidément, vous vous en allez ?

WOLF

Je m'en vais !

MARTHE

Mais où allez-vous ?... Ce n'est point par là.

WOLF, d'une voix étouffée

Mais par où donc, mademoiselle ?

MARTHE, lui faisant faire un tour sur lui-même
et le poussant dans les bras de Célestus

C'est par ici... Bonsoir, messieurs !

(Elle sort en riant par la gauche.)

Scène II

Célestus, Wolf.

CÉLESTUS, embrassant Wolf

Mon cher Wolf !

WOLF

Mon cher Célestus !

CÉLESTUS

Mon ami !

WOLF

Mon ami !

CÉLESTUS

Pardonne-moi !

WOLF

Pardonne-moi !

CÉLESTUS

Tu es bien la plus excellente créature que Dieu ait faite...

WOLF

Non, mon ami, tu exagères toujours... Je suis, il est vrai, le plus honnête homme que j'aie jamais connu dans les intentions ; mais qu'importe ! si les résultats ne répondent pas aux intentions ?

CÉLESTUS

Et quand on pense que nous avons failli nous brouiller, à quel propos ? à propos d'une femme, c'est-à-dire d'un être inférieur.

WOLF

Pas trop, mon ami, pas trop. Moi, je trouve ta sœur Marthe fort aimable.

CÉLESTUS

N'importe, Wolf : ma sœur Marthe est une exception ; mais en général, vois-tu, tu as bien raison de ne pas aimer les femmes.

WOLF

Oui ; mais il ne faudrait pas cependant étendre la proposition du général au particulier. Tu sais, Célestus, chacun a son antipathie. Annibal avait horreur de la souris, Épaminondas ne pouvait pas entendre le chant du grillon... Toi, tu détestes les enfants.

CÉLESTUS

Et toi, c'est la femme.

WOLF

Mon ami, je n'aime pas la femme parce que cela range.

CÉLESTUS

Et moi, je n'aime pas les enfants parce que cela dérange... Heureusement, nous n'avons ni femme ni enfant ; ma sœur est allée se coucher, et nous sommes tous deux garçons.

WOLF

Nous allons nous remettre honnêtement et tranquillement au travail, n'est-ce pas ?

CÉLESTUS

C'est ça. (Ils prennent chacun leur bougie et vont à leur guéridon respectif.) Seulement, mon cher Wolf, une prière...

WOLF

Ordonne, mon ami.

CÉLESTUS

Tu sais que, dans mes études astronomiques, j'ai l'habitude, pour ne pas te déranger, de retenir mon souffle ?

WOLF

C'est vrai ! Ah ! tu es meilleur que moi, Célestus !

CÉLESTUS

Eh bien, ne parle pas tout haut, selon tout habitude ; fais comme moi, étudie tout bas.

WOLF

Sois tranquille. Reprends l'étude de la sphère céleste, mon ami ; moi, je reprends celle du divin Leibnitz. (À lui-même.) Admirable système que celui de ces deux horloges : d'un côté l'âme, de l'autre le corps, et n'ayant pour elles deux qu'un seul balancier qui, à l'un de ses battements, dit : *Jamais*, et, à l'autre : *Toujours*.

CÉLESTUS, à son télescope

Jupiter ! Le voilà, le colosse ! et quatre lunes à lui seul, tandis que nous n'en avons qu'une, et quatre satellites pour un seul monde... Qu'en fait-il ?

WOLF, allumant sa pipe

Des satellites !... un seul monde !... le corps !... la matière !... L'homme seul possède un rayon de la divine intelligence ; ma volonté réfléchie préside à chacun de mes actes. (En disant cela, il souffle la bougie et l'éteint. L'obscurité d'une partie de la rampe l'avertit de sa distraction.) Toutefois, il peut arriver qu'une des deux horloges se détraque... momentanément, c'est de la distraction ; continuellement ce serait de la folie.

(Il va à la table de Célestus pour allumer sa bougie.)

CÉLESTUS, sans le voir,

l'œil braqué à son télescope

Car enfin, elle ne peut s'être éteinte naturellement.

WOLF

Non, mon ami, mais j'ai soufflé dessus.

CÉLESTUS

Que diable dis-tu donc là, et de quoi parles-tu ?

WOLF

De ma bougie, mon ami ; tu comprends ? j'avais allumé ma pipe, et machinalement... j'ai...

(Il éteint la bougie de Célestus en soufflant dessus.)

CÉLESTUS

Allons, bon ! voilà que tu éteins la mienne, maintenant ; va-t'en au diable !

(Le théâtre est dans l'obscurité.)

WOLF

Ne te fâche pas, mon ami, j'ai mon briquet.

CÉLESTUS

Pardieu ! moi aussi, j'ai mon briquet !

(Chacun cherche son briquet de son côté et le trouve. La porte s'ouvre doucement pendant qu'ils le battent, et un homme masqué entre, portant une corbeille.)

Scène III

Wolf et Célestus, battant le briquet de chaque côté de la scène ; l'homme masqué, au milieu.

L'HOMME MASQUÉ

L'obscurité me favorise... (Il dépose la corbeille sur la table.) À la grâce de Dieu !...

(Il sort.)

Scène IV

Célestus et Wolf, qui ont allumé leur amadou
en même temps, allument à cet amadou une allumette,
et, avec l'allumette, chacun sa bougie.

CÉLESTUS

Maintenant, fais-moi grâce de tes horloges, je te prie ; il y a
une demi-heure que tu parles tout haut, tandis que moi, pour ne
pas te déranger, je me concentre, je m'abstrais...

WOLF

Oh ! mon ami, excuse-moi, c'est un défaut de nature ; je parle
quand je veille et je ronfle quand je dors ; mais sois tranquille, je
vais m'observer, et cela n'arrivera plus...

(Tous deux commencent à parler bas,
puis ils parlent à mi-voix, puis ils finissent par crier.)

CÉLESTUS

Non, cette irrégularité n'est
point naturelle ; dans ce vide
scandaleux de cent quatre
vingt millions de lieues, il y a
ou il y a eu une planète. Jupi-
ter est un astre déjà suspect
d'accaparement à cause de ses
quatre lunes... Est-il donc vrai,
grand Dieu !

WOLF

En effet, la véritable force
active renferme l'action en
elle-même ; c'est un pouvoir
moyen, entre la simple faculté
d'agir et l'acte déterminé et
effectué : c'est là que la puis-
sance des deux horloges est
claire.

(Un cri d'enfant s'échappe de la corbeille.)

CÉLESTUS

Hein ?

WOLF

Quoi ?

CÉLESTUS

Est-ce que tu n'as pas entendu ?

Oui...
 WOLF
 Un cri étrange !...
 CÉLESTUS
 En effet, j'ai cru...
 WOLF
 Chut !...
 CÉLESTUS
 Quoi ?
 WOLF
 Plus rien... Je suis sûr, cependant...
 CÉLESTUS
 Moi aussi.
 WOLF
 Voyons donc un peu...
 CÉLESTUS
 Voyons.
 WOLF
 Qu'est-ce que ce peut être ?
 CÉLESTUS
 (Chacun d'eux prend sa bougie et cherche à droite et à gauche. – Les mouvements doivent être calculés de manière que les deux hommes, avec les deux bougies, se trouvent chacun d'un côté de la table.)
 WOLF
 Ah ! cette fois !
 CÉLESTUS
 Tiens, qu'est-ce que c'est que cela ?
 WOLF
 C'est une corbeille.
 CÉLESTUS
 Parbleu ! je le vois bien. Mais qui l'a apportée ?
 WOLF
 Je n'ai vu personne, moi.
 CÉLESTUS
 Ni moi non plus.

WOLF

À propos, n'attendais-tu pas un télescope ?

CÉLESTUS

Oui.

WOLF

Eh bien, c'est sans doute cela.

CÉLESTUS

Encore faudrait-il que quelqu'un l'eût posé sur cette table.

WOLF

C'est juste, il ne saurait être venu tout seul.

CÉLESTUS, posant sa bougie

N'importe ! voyons.

WOLF

Voyons.

CÉLESTUS lève le couvercle de la
corbeille et jette un cri terrible

Ah !

WOLF s'approche et jette un cri pareil

Ah !

CÉLESTUS

Un enfant !

WOLF

Un enfant !

(Les deux hommes se regardent, presque épouvantés.)

CÉLESTUS

Un enfant chez moi ?... Je n'en veux pas !

WOLF

Prends garde.

CÉLESTUS

Je n'en veux pas !

WOLF

Tu vas le réveiller.

CÉLESTUS

Je me moque pas mal de le réveiller... Je n'en veux pas !

WOLF

Oui ; mais, si tu le réveilles, il criera.

CÉLESTUS

Mais d'où nous arrive ce drôle-là, je te le demande ?

WOLF

Mon ami, voici un billet qui pourrait bien nous le dire.

CÉLESTUS

Un billet !

WOLF

Lis donc !

CÉLESTUS

Alors, éclaire-moi. (Lisant.) « Mon cher Célestus... »

WOLF

Tiens, c'est à toi que l'enfant est adressé.

CÉLESTUS

À moi ! quelle abominable plaisanterie !... « Mon cher Célestus... » C'est bien à moi !... « Je te confie cet innocent... »

WOLF

Il paraît que c'est un garçon... Tant mieux !

CÉLESTUS, continuant de lire

« Sois sa providence ; apprends-lui à plaindre son père, gémissant dans l'exil et qui, probablement, ne pourra jamais venir te réclamer le précieux dépôt qu'il remet entre tes mains. *Signé* : ***. » Trois étoiles ! Comment, trois étoiles ?... Mais ce n'est pas un nom, cela !

WOLF

Trois étoiles ?... Ah ! c'est qu'il aura pensé que, s'adressant à toi...

CÉLESTUS

C'est bien ; plaisantez, monsieur Wolf !... faites le bel esprit !

WOLF

Je ne plaisante pas le moins du monde, mon cher Célestus ; je n'ai pas même l'idée de faire de l'esprit.

CÉLESTUS

Je voudrais bien un peu que cet enfant vous fût adressé, à vous.

WOLF

S'il m'était adressé, je l'accueillerais comme un hôte que Dieu m'envoie.

CÉLESTUS

Libre à vous, monsieur Wolf ; mais moi...

(Il prend la corbeille.)

WOLF

Que veux-tu faire ?

CÉLESTUS

Attends donc ! La flamme de cette bougie ne va-t-elle pas de droite à gauche maintenant ?

WOLF

Sans doute.

CÉLESTUS

En ce cas, c'est que le vent vient du nord, et, si le vent vient du nord, je puis voir Orion... Mon cher Wolf, sers de père à l'enfant pendant que le vent vient du nord.

(Il retourne à son télescope.)

WOLF

Pourvu qu'il ne se réveille pas ! (Il berce d'abord doucement l'enfant ; puis, avec sa distraction habituelle, il arrive à le secouer d'une façon déplorable.) Dors, chère petite créature ! tandis que ton destin se décide ; dors de ce précieux sommeil qui ne ferme que les jeunes paupières. (Il secoue la corbeille.) Savoure ce repos bienfaisant que la nature, cette attentionnée, cette bienfaisante nourrice, accorde aux élus de son amour. Savoure ! savoure !

(L'enfant jette des cris affreux.)

CÉLESTUS

Ah ! bon ! voilà que ça recommence.

Scène V

Wolf, Marthe, Célestus, à son télescope.

MARTHE

Oh ! mon Dieu, qu'y a-t-il donc ? Il me semble que j'entends les cris d'un enfant !

CÉLESTUS

D'un démon ! d'un diable !

MARTHE

Oh ! quel amour de petite créature !... D'où vient-elle donc, mon Dieu ?

CÉLESTUS

De l'enfer !

MARTHE

De l'enfer ?

WOLF

Mademoiselle, c'est une figure... Non, nous l'avons trouvée là, sur cette table.

MARTHE

Quand cela ?

WOLF

Tout à l'heure.

MARTHE

Et sans aucun indice qui puisse faire connaître son origine ?

WOLF

Si fait, mademoiselle, il y avait ce billet.

MARTHE, à part, prenant le billet

L'écriture de Conrad ! je comprends... (Haut.) Eh bien, mon frère, que décidez-vous à l'égard de ce petit malheureux ?

CÉLESTUS

Ce que je décide ? Par bonheur, Babenhausen demeure dans la maison, au-dessus de nous ; ce que je décide, c'est que je vais l'appeler et lui remettre cet enfant ; il est bourgmestre, cela le regarde !

MARTHE

Oh ! mon frère !... vous ne commettrez pas une pareille cruauté !

CÉLESTUS

Si fait... au contraire !

MARTHE

Vous n'abandonnez pas un pauvre enfant qu'un père et une

mère en larmes vous ont confié, à vous, par cette seule raison qu'ils vous jugent meilleur que les autres hommes.

CÉLESTUS

Bah ! bah ! tout cela, ce sont de belles paroles, ma sœur...

MARTHE

Qui vous amèneront à une bonne action, je l'espère, Célestus.

CÉLESTUS

Jamais !

MARTHE

Représentez-vous donc ce qu'un père et une mère ont dû souffrir avant de se séparer de leur enfant, pour le confier à un étranger.

CÉLESTUS

Justement ! pourquoi un étranger ferait-il pour lui ce que n'ont fait ni son père ni sa mère ?... D'ailleurs, le cas est prévu : il y a dans chaque commune un établissement destiné à ces petits messieurs-là... et...

MARTHE

Célestus, vous ne parlez pas avec votre cœur... Non, en ce moment-ci, vous n'êtes pas vous-même... Célestus, je vous croyais meilleur.

CÉLESTUS

Ma sœur !

MARTHE

Voyons, je t'en prie.

WOLF

Célestus !

MARTHE

Pour moi !

CÉLESTUS

Eh bien !... puisque tu le veux, pour la paix, je consens à en prendre soin... Nous l'enverrons dans quelque village... un peu loin... Je ne regarderai pas à la dépense ; tu me diras ce qu'il faut d'argent, et...

(Il retourne à son télescope.)

MARTHE

Ton argent ?... Ne parle pas de ton argent.

CÉLESTUS

Allons, bon !

MARTHE

Ton argent n'étouffera pas les cris de ta conscience, et ils te feront plus de mal que ceux de ce petit innocent. S'il pouvait te parler, il te dirait : « Ce n'est point de l'argent que mon père t'a demandé pour moi et que je te demande, c'est... c'est ton amitié... c'est ton amour... c'est ton cœur !... à défaut de l'amitié, de l'amour et des cœurs que j'ai perdus... »

CÉLESTUS

Ma sœur !

WOLF

Malheureusement, mademoiselle, je ne possède rien, et je suis chez mon ami... Cependant, peut-être qu'en vendant mes livres...

MARTHE

Vous entendez, Célestus ! et vous n'avez pas de honte ! Ô pauvre infortuné, pour qui la vie s'ouvre si triste et si amère !... en quelles mains es-tu tombé ?...

CÉLESTUS, se levant et passant au milieu

En des mains humaines, ma sœur. Merci, Marthe ! merci, Wolf, de la leçon que vous venez de me donner ; mais l'enfant m'est adressé, l'enfant est à moi. (Étendant la main sur l'enfant.) Dors tranquille, pauvre petit ! à partir de ce moment, tu as un père.

MARTHE

Ah ! mon frère !

WOLF

Oh ! mon ami !

MARTHE

Regarde, Célestus, on dirait qu'il te remercie par un sourire.

CÉLESTUS

Il est gentil.

MARTHE

Comme il est paisible !

CÉLESTUS

Le fait est qu'il ne dit rien.

WOLF et MARTHE

Pauvre petit ange !

(Ils se penchent sur le berceau ; ils se trouvent
ainsi tête contre tête et se relèvent tout confus.)

CÉLESTUS

Attends donc ! je ne sais pourquoi j'ai idée que ce gaillard-là
fera du bruit dans le monde.

WOLF

Oui, mon ami, c'est une chose à remarquer que beaucoup
d'enfants qui ont été exposés ont eu de grandes destinées : Romu-
lus, Cyrus, Thésée, Hercule même.

CÉLESTUS

Comment l'appellerons-nous ?

WOLF

Comme tu voudras, mon ami.

MARTHE

Théodore !

CÉLESTUS

Orion !

WOLF

Romulus !

MARTHE, à Célestus

Mon ami, je crois que voilà Romulus qui va pleurer...

CÉLESTUS

Ah !... je ne lui ai rien dit... Que signifie ?

MARTHE

Pauvre petit ! ça signifie qu'il a faim.

WOLF

Ah ! si nous avions une louve !

MARTHE

Non ! Romulus se contentera d'une nourrice !... Justement,

Édith Rembach est en quête d'un nourrisson ; sa maison est à dix pas de la nôtre... Moi, j'emporte Romulus dans ma chambre ; c'est là qu'on le trouvera... Ouvrez-moi la porte, mon frère.

(Elle emporte la corbeille ; Célestus l'éclaire et ouvre la porte.)

Scène VI

Wolf, sur le devant de la scène.

N'importe ! quel que soit son père, il est bien coupable ! Un homme, toutes les fois qu'il va courir les chances de la paternité, doit se recueillir et se poser à part lui ces douze questions, dont six de l'ordre moral : 1^o Est-il bien certain... ?

Scène VII

Célestus, Wolf.

CÉLESTUS

Mon ami, tu as entendu ce qu'a dit Marthe ?

WOLF

Non ; mais cela a dû être très-bien dit.

CÉLESTUS

À propos de la nourrice...

WOLF

Oui, elle repousse la louve... Si nous prenions... ?

CÉLESTUS

Rien de tout cela, on lui donne Édith Rembach.

WOLF

Ah ! oui, notre voisine...

CÉLESTUS

Tu sais où elle demeure ?

WOLF

Certainement !

CÉLESTUS

Eh bien, mon ami, fais-moi le plaisir de descendre et de l'amener. Tu la feras entrer directement chez ma sœur. Va, mon ami, va !

WOLF

Mon ami, dans dix minutes, elle sera ici.

(Il se dirige vers la gauche.)

CÉLESTUS

Où vas-tu donc ?

WOLF

Je vais directement chez ta sœur ?

CÉLESTUS

Chez la nourrice d'abord... Prends ton chapeau... Pendant ce temps, je vais monter chez le bourgmestre et lui faire ma déclaration.

Scène VIII

Les mêmes, le bourgmestre, sur le seuil.

LE BOURGMESTRE

Arrêtez, monsieur !

CÉLESTUS

Le bourgmestre !...

LE BOURGMESTRE, se retournant

Deux hommes à la porte de la rue, et que personne ne sorte !

WOLF et CÉLESTUS

Qu'est-ce que c'est que cela ?

LE BOURGMESTRE

Vos noms, prénoms et qualités ?... Ah ! pardon, c'est M. Wolf ; vous pouvez sortir, monsieur !

WOLF

Bien obligé, monsieur.

(Il sort.)

CÉLESTUS

Monsieur Babenhausen, que signifie... ?

LE BOURGMESTRE

Monsieur Célestus, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonsoir, ou plutôt bonne nuit, car il commence à se faire tard... Hum !

(Il regarde à droite et à gauche.)

CÉLESTUS

Si tard, mon cher voisin, que je vous demanderai à quel heureux hasard je dois l'honneur de votre visite ?

LE BOURGMESTRE

Hum!... monsieur Célestus, je vous dirai...

CÉLESTUS

Quoi ?

LE BOURGMESTRE

Je vous dirai que j'ai les ordres les plus sévères...
(Il regarde de tous côtés.)

CÉLESTUS

Les ordres...

LE BOURGMESTRE

Les plus sévères... Je vous dirai que je cherche...

CÉLESTUS

Je vois bien que vous cherchez... Mais que cherchez-vous ?

LE BOURGMESTRE

Je cherche... un homme.

CÉLESTUS

Un homme ?

LE BOURGMESTRE

Un jeune homme !

CÉLESTUS

Un jeune homme ?...

LE BOURGMESTRE

Que j'ai ordre d'arrêter, monsieur Célestus, et qui doit être caché chez vous.

CÉLESTUS

Caché chez moi ?

LE BOURGMESTRE

Oui, monsieur, il a été vu dans la maison et reconnu...

CÉLESTUS, à part

Il est reconnu !

LE BOURGMESTRE

Malgré son masque.

CÉLESTUS

Son masque ? Je n'y suis plus du tout. Mais de qui parlez-vous ?

LE BOURGMESTRE

Oh ! vous le savez bien.

CÉLESTUS

Non, parole d'honneur !

LE BOURGMESTRE

Je parle du digne élève de votre ami Wolf, de maître Conrad, le brûleur de villes... Hum !

CÉLESTUS

Conrad !... Mais, monsieur le bourgmestre, qui peut vous faire croire qu'il soit ici ?

LE BOURGMESTRE

Je vous dis qu'il y a été vu, monsieur.

(Il continue de regarder partout.)

CÉLESTUS

Monsieur le bourgmestre, je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai pas vu Conrad et que j'ignore où il est.

LE BOURGMESTRE

Monsieur, je vous crois, comme homme ; mais, comme magistrat, vous permettrez, monsieur Célestus, que je continue ma perquisition ?

CÉLESTUS

Oh ! continuez, monsieur ; continuez.

LE BOURGMESTRE

Il n'est point dans cette chambre : passons à une autre. Veuillez m'éclairer, monsieur.

(Il fait un pas vers la gauche.)

CÉLESTUS

Mais où allez-vous ?

LE BOURGMESTRE

Je vais où je n'ai pas été, monsieur ; quand on fait une perquisition, on visite toutes les chambres.

CÉLESTUS, se plaçant devant la porte de gauche
Mais cette chambre, monsieur, est celle de ma sœur.

LE BOURGMESTRE

Alors, prévenez mademoiselle votre sœur que je vais visiter sa chambre.

CÉLESTUS

Mais vous ne supposez pas, monsieur Babenhausen, que, si M. Conrad était caché ici, il serait caché dans la chambre de ma sœur ?

LE BOURGMESTRE

Je ne suppose rien, monsieur ; seulement, j'ai un mandat et je l'exécute. Veuillez m'ouvrir la porte de la chambre de mademoiselle votre sœur.

CÉLESTUS

Ah ! maître Babenhausen ! maître Babenhausen !

LE BOURGMESTRE

Plaît-il, monsieur ?

CÉLESTUS

Voyons, entrez et que cela finisse ! (Il prend la bougie sur le guéridon à gauche. Arrivé à la porte, il dit au bourgmestre.) Passez, monsieur.

LE BOURGMESTRE

Après vous !

CÉLESTUS

Passez donc !

LE BOURGMESTRE

Après vous !

(Pendant qu'ils entrent chez Marthe, la porte de droite s'ouvre lentement ; l'homme masqué entre avec précaution, referme la porte et va écouter à celle de Marthe.)

Scène IX

L'homme masqué, seul.

Le théâtre est dans l'obscurité.

Ils sont là ! La porte de la rue est gardée, l'escalier est gardé :

pas moyen de sortir. (Écouteant à l'autre porte.) Il revient !... Pas d'issue... je suis perdu !... (Apercevant la fenêtre.) Ah !... cette fenêtre... dix pieds !... Bah !... Pour ne pas la compromettre, je sauterais dans un abîme !...

(Il saute par la fenêtre.)

Scène X

Le bourgmestre et Célestus, rentrant
par la porte de gauche, chacun avec une bougie.

Célestus entre le premier et pose sa bougie
sur le guéridon de droite, près duquel il s'assied.

LE BOURGMESTRE, posant sa bougie à gauche

Pardon, monsieur Célestus, cent fois pardon ! croyez que, si j'eusse pu deviner le motif qui vous faisait désirer que je n'entrasse point chez votre sœur, je n'eusse point insisté comme je l'ai fait.

CÉLESTUS

Quel motif, monsieur ?... Je ne vous comprends pas.

LE BOURGMESTRE

Parbleu ! cet enfant... cet enfant qu'elle était en train d'emmailoter !... Je n'ai jamais entendu dire, monsieur Célestus, que vous prissiez des enfants en sevrage, vous qui ne pouvez pas les souffrir !

CÉLESTUS

Je ne sais pas quelle mauvaise pensée se cache au fond de ce que vous dites, monsieur le bourgmestre, mais je vous ai raconté l'histoire de cet enfant.

LE BOURGMESTRE

Et c'est une histoire étrange, vous en conviendrez : un enfant qui tombe comme cela du ciel ou qui sort de terre, entre vous et M. Wolf, juste au moment où vous étiez dans l'obscurité ; de sorte que vous l'avez trouvé, cet enfant... ?

CÉLESTUS

Là !... sur cette table !

LE BOURGMESTRE

Hum ! sans autre renseignement ?

CÉLESTUS

Sans autre renseignement que cette lettre.

LE BOURGMESTRE, lisant

« Mon cher Célestus... » (Après avoir parcouru la lettre.) Trois étoiles... C'est clair !

CÉLESTUS

Comment, c'est clair ?

LE BOURGMESTRE

Sans doute !

CÉLESTUS

Comment ! vous pourriez me guider sur la trace des parents ?

LE BOURGMESTRE

Rien de plus facile.

CÉLESTUS

Vous dites que vous connaissez... ?

LE BOURGMESTRE

Que je connais... oui !

CÉLESTUS

Le père ?

LE BOURGMESTRE

Le père !

CÉLESTUS

Bah !... Et moi, est-ce que je le connais ?

LE BOURGMESTRE

Sans doute, puisqu'il vous écrit : « Mon cher Célestus ! »

CÉLESTUS

Ce n'est pas une raison ; peut-être espère-t-il, en affectant cette familiarité, se dérober à mes investigations.

LE BOURGMESTRE

Aux vôtres, c'est possible, mais non pas aux miennes.

CÉLESTUS

Vraiment ?

LE BOURGMESTRE

La justice a de bons yeux, monsieur Célestus.

CÉLESTUS

Alors, éclairez-moi, cher monsieur, éclairez-moi.

LE BOURGMESTRE

Et vous n'aurez pas à chercher bien loin.

CÉLESTUS

Que voulez-vous dire ?

LE BOURGMESTRE

Je veux dire que vous n'aurez qu'à étendre la main...

CÉLESTUS

Pour le trouver ?

LE BOURGMESTRE

Pour le trouver.

CÉLESTUS

Alors, vous croyez donc qu'il demeure dans la ville ?

LE BOURGMESTRE

Plus près que cela, monsieur.

CÉLESTUS

Dans la rue ?

LE BOURGMESTRE

Plus près encore.

CÉLESTUS

Dans la maison, voulez-vous dire ?

LE BOURGMESTRE

Dans la maison, oui.

CÉLESTUS

Comment, monsieur le bourgmestre, vous soupçonnez... ?

LE BOURGMESTRE

Quelqu'un que vous soupçonnez déjà vous-même.

CÉLESTUS

Wolf !...

LE BOURGMESTRE

C'est vous qui l'avez nommé !

CÉLESTUS

Allons donc, monsieur le bourgmestre !... Wolf ! et quels indices ?

LE BOURGMESTRE

Quels indices ? D'abord, monsieur, l'enfant est tout son portrait.

CÉLESTUS

Oh ! par exemple !

LE BOURGMESTRE

Mais ce n'est pas tout.

CÉLESTUS

Voyons !

LE BOURGMESTRE

Cette lettre...

CÉLESTUS

Eh bien ?

LE BOURGMESTRE

« Mon cher Célestus... »

CÉLESTUS

Après ?

LE BOURGMESTRE

« Je te confie... je te confie... » Vous entendez ? *je... te...*

CÉLESTUS

Bien ! je te confie... j'en conviens.

LE BOURGMESTRE

« ... Cet innocent... Sois sa providence... Apprends-lui à plaindre son père proscrit... » *Proscrit !* Y a-t-il ou n'y a-t-il pas *proscrit* ?

CÉLESTUS

Il y a *proscrit*, je le veux bien.

LE BOURGMESTRE

« Gémissant dans l'exil... » Cela est-il écrit ?

CÉLESTUS

Oui.

LE BOURGMESTRE

Eh bien, M. Wolf est-il proscrit ?

CÉLESTUS

Certainement, il l'est.

LE BOURGMESTRE

Gémit-il dans l'exil ?

CÉLESTUS

Il est exilé ; mais il ne gémit pas, du moins je ne l'ai jamais entendu gémir, moi.

LE BOURGMESTRE

Figure de rhétorique, mon cher monsieur.

CÉLESTUS

Monsieur le bourgmestre, il y a trois ans que je connais Wolf, et Wolf est incapable...

LE BOURGMESTRE

Monsieur le savant, vous avez consacré votre vie à la recherche de la vérité, n'est-ce pas ?

CÉLESTUS

Certainement ! ma vie est celle du philosophe de Genève : *Vitam impendere vero.*

LE BOURGMESTRE

Comment y arrive-t-on, à la vérité ?

Scène XI

Les mêmes, Wolf, entrant.

CÉLESTUS

Comment on y arrive ?

LE BOURGMESTRE

Oui, comment y arrive-t-on ?

CÉLESTUS

Dame !

WOLF

De déduction en déduction, mon ami.

LE BOURGMESTRE, à demi-voix

Justement, le voilà !... Attendez, je vais tout lui faire avouer

à lui-même !... Monsieur Wolf !

(Il lui fait signe d'approcher.)

WOLF

Monsieur le bourgmestre ?

LE BOURGMESTRE

Qui était ici quand le mystérieux enfant est apparu ?

WOLF

Il n'y avait que Célestus et moi.

LE BOURGMESTRE

Que Célestus et vous... (À Célestus.) Ce n'est pas vous qui avez apporté l'enfant, n'est-ce pas ?

CÉLESTUS

Moi ?... Oh la la !

WOLF

Mais, vous comprenez, monsieur le bourgmestre... nous n'avons pas pu voir qui l'apportait, parce que la chambre était dans l'obscurité.

LE BOURGMESTRE

Et pourquoi dans l'obscurité ?

CÉLESTUS

Parbleu ! parce que les bougies étaient éteintes !

LE BOURGMESTRE

Et qui les avait éteintes ?

WOLF

C'était moi, monsieur le bourgmestre.

LE BOURGMESTRE, à Célestus

Vous entendez ! vous entendez !

CÉLESTUS

Comment !...

LE BOURGMESTRE

Je continue. N'avez-vous pas dit, monsieur Célestus, que d'abord vous ne vouliez pas garder cet enfant ?

CÉLESTUS

C'est vrai ; mais Wolf a insisté...

WOLF

Oh ! mon ami, je n'ai pas eu besoin d'insister longtemps, et ton bon cœur...

CÉLESTUS

Ne disons pas cela... C'est qu'au contraire tu as insisté très-fort.

LE BOURGMESTRE

Très-fort ! très-fort !

WOLF

C'est-à-dire, mon ami, que tu te fais plus méchant que tu n'es.

CÉLESTUS

Je vous dis, monsieur Wolf, que vous avez insisté très-fort... jusqu'à dire que, si je ne me chargeais pas de l'enfant... vous vendriez vos livres et vous vous en chargeriez, vous !

LE BOURGMESTRE

Vendre ses livres pour un enfant qui lui est étranger... hein ! c'est un beau trait !

CÉLESTUS

Mais... en effet...

LE BOURGMESTRE

Attendez... attendez donc ! Et, dans ce moment, monsieur Wolf, vous qui étiez si pressé de sortir, que vous ne m'avez pas même demandé pourquoi je vous arrêtais... d'où venez-vous ?

WOLF

Monsieur, je viens de chercher la nourrice de Romulus.

LE BOURGMESTRE

Comment !... vous-même !... un homme grave, un savant, un philosophe !... vous avez, à onze heures du soir, couru par les rues de Marbourg pour chercher une nourrice ?...

WOLF

À onze heures du soir, par les rues de Marbourg ?... Mais, monsieur, à onze heures du matin, pour cet enfant qui pleurait, j'eusse été chercher une nourrice au bout du monde.

LE BOURGMESTRE, à Célestus

Au bout du monde ! ma foi, si ce n'est pas là la voix du sang

qui parle, je ne m'y connais plus.

CÉLESTUS

C'est bien, monsieur le bourgmestre... merci ! Mais, maintenant, en supposant... resterait la mère ?

LE BOURGMESTRE

Ah ! oui, la mère !

WOLF

Monsieur, auriez-vous quelques renseignements sur la mère ?... Oh ! si vous en aviez, vous nous tireriez d'un grand embarras.

LE BOURGMESTRE, à Wolf

La mère, monsieur ? La mère n'est pas plus difficile à trouver que le père, entendez-vous ?

WOLF

Ah ! le père est trouvé ?

CÉLESTUS

Nous sommes sur la trace, du moins.

WOLF

Ah ! tant mieux !... Alors, dites-nous...

LE BOURGMESTRE, à part

Devant le frère !... quelle audace !... (Haut.) Éclairez-moi, monsieur.

WOLF

Volontiers... J'ai failli me casser le cou dans l'escalier...

CÉLESTUS

Vous partez... sans me dire le nom ?...

LE BOURGMESTRE

Plus tard, monsieur... Je doute encore... Je ne veux pas...

CÉLESTUS

Comme vous voudrez ; mais, quant à Wolf...

LE BOURGMESTRE

Venez, venez, monsieur, et, puisque vous feignez de l'ignorer... (Ils ont gagné le seuil de la porte. Le bourgmestre regarde si Célestus a les yeux sur lui, et, voyant Célestus pensif.) Eh bien, la mère... (le saisissant au collet), c'est... (tout bas) mademoiselle Marthe !...

WOLF

Oh !

CÉLESTUS

Hein ?

WOLF

Rien !

CÉLESTUS, se retournant

Le visage bouleversé ?... Babenhausen a deviné juste !

Scène XII

Célestus, Wolf.

WOLF, à lui-même

Marthe ! Marthe ! la mère !...

CÉLESTUS

Voyons jusqu' où il poussera la dissimulation ! Eh bien, monsieur Wolf ?

WOLF

Eh bien, mon ami ?... (À part.) Ne lui disons pas un mot de ce que cet imbécile... (Haut.) Eh bien, mon ami, c'est fait.

CÉLESTUS, à lui-même

Serait-il possible que, sous cet air de bonhomie, la nature eût caché une âme si perverse ?

WOLF

Édith Rembach était chez elle ; je l'ai amenée presque de force ; elle ne voulait pas venir. « Un enfant chez M. Célestus, disait-elle, ce n'est pas vrai ! M. Célestus ne peut pas souffrir les enfants. » Enfin, elle s'est décidée, elle est chez ta sœur, et Romulus ne manquera de rien... Là ! maintenant, remettons-nous au travail... Tu sais que le vent est toujours du nord ?

CÉLESTUS

Oui, du nord.

WOLF

Et que, par conséquent, tu peux voir Orion... Mais qu'as-tu donc ?

Monsieur Wolf !...

CÉLESTUS

Mon ami ?...

WOLF

Regardez-moi.

CÉLESTUS

Je te regarde.

WOLF

En face.

CÉLESTUS

En face, soit.

WOLF

Et que voyez-vous ?

CÉLESTUS

Je vois un excellent homme qui vient d'accomplir une bonne action dont le ciel lui tiendra compte.

WOLF

Vous vous trompez, monsieur : vous voyez un niais.

CÉLESTUS

Un niais ?...

WOLF

Un imbécile !...

CÉLESTUS

Un imbécile ?

WOLF

Une dupe !...

CÉLESTUS

Toi, mon ami ?

WOLF

Un homme de la confiance duquel on abuse !

CÉLESTUS

Et quel est le misérable... ?

WOLF

Le misérable ?

CÉLESTUS

WOLF

Oui.

CÉLESTUS

Le misérable, c'est le père de l'enfant !

WOLF

Le père de Romulus !... Mais tu le connais donc ?

CÉLESTUS

Je le connais... Et vous, monsieur Wolf... le connaissez-vous ?

WOLF

Non, je ne le connais pas.

CÉLESTUS

Vous ne le connaissez pas ?

WOLF

Non !

CÉLESTUS, le prenant au collet et le secouant

Tu ne le connais pas ?... Eh bien, le père de l'enfant... c'est toi !

WOLF

Moi ?

CÉLESTUS

Toi, malheureux !

WOLF

Ah ! écoute, mon cher Célestus, je crois avoir été doué par la nature de toute la patience dont un homme est capable... Je ne pense même pas qu'il me soit arrivé de me mettre en colère une seule fois dans ma vie... Mais, fussé-je un saint... dussé-je être damné sur un seul mot... je m'emporte, à la fin... Célestus... tu m'ennuies... là !

CÉLESTUS

Je n'y comprends plus rien. Voyons ! sois franc : cet enfant... ce n'est donc pas toi, Wolf ?

WOLF

Moi, un enfant ?... Mon ami, tu n'y penses pas !

CÉLESTUS

Que veux-tu ! tu es si distrait.

WOLF

Cette idée n'est point de toi, Célestus. Il n'entre pas dans ton esprit, ou plutôt dans ton cœur, de soupçonner un ami d'une pareille chose.

CÉLESTUS

Eh ! morbleu ! non, l'idée n'est pas de moi.

WOLF

Mais de qui est-elle, alors ?

CÉLESTUS

De cet abominable bourgmestre !... de cet affreux Babenhäusen !

WOLF

Le malheureux !... Je m'en doutais.

CÉLESTUS

Comment, tu t'en doutais ?

WOLF

Il t'a dit que j'étais le père, n'est-ce pas ? Eh bien, sais-tu ce qu'il me disait, à moi, sur l'escalier... là... tout bas ?

CÉLESTUS

Babenhäusen ?

WOLF

Sais-tu qui il accusait d'être la mère ?

CÉLESTUS

Non.

WOLF

Ta sœur, mon ami ! ta sœur !

CÉLESTUS

Marthe ?...

WOLF

Mademoiselle Marthe !...

CÉLESTUS

Ah ! le misérable !... Marthe !... (Appelant.) Monsieur le bourgmestre !

WOLF

Que vas-tu faire ?

CÉLESTUS

Eh bien, avais-je raison de haïr les enfants ? Il n'y a pas une heure que ce petit Romulus est dans la maison, et il a déjà mis tout sens dessus dessous. Monsieur le bourgmestre !

WOLF

Mais enfin, dis-moi...

CÉLESTUS

Il est encore temps de rétablir l'ordre ici... Cet enfant ne t'est rien ?

WOLF

Absolument rien.

CÉLESTUS

Tu en es sûr ?

WOLF

Très-sûr.

CÉLESTUS

Réfléchis bien.

WOLF

Je l'ai vu tout à l'heure pour la première fois.

CÉLESTUS

Cela me suffit. (Entre Marthe.) Monsieur le bourgmestre !

MARTHE

Quel est ce bruit ?

CÉLESTUS, à la cantonade

Frantz, prie M. le bourgmestre de descendre.

MARTHE

Hein ? Qu'est-ce que c'est ?

CÉLESTUS, à Wolf

Pour prix de ses calomnies, je vais lui rendre l'enfant, et lui déclarer que je le laisse à la charge de la commune.

Scène XIII

Wolf, Marthe, Célestus.

MARTHE

À la charge de la commune ?

CÉLESTUS, regardant au dehors par la porte
Ah ça ! mais viendra-t-il ?

MARTHE

Mon frère !... Célestus ! Il ne s'agit pas de Romulus, j'espère ?

WOLF

Au contraire, mademoiselle : il s'agit de lui en personne.

MARTHE

Oh !... après avoir fait serment de lui servir de père !

WOLF

Mademoiselle... il est des circonstances...

MARTHE

Monsieur Wolf, il n'y a pas de circonstances qui autorisent l'inhumanité !

WOLF

Mademoiselle, ce n'est pas moi ; c'est Célestus...

MARTHE

Eh bien, alors, empêchez-le à tout prix de commettre une pareille indignité... ou je ne vous parle de ma vie...

WOLF

Mon Dieu ! à moi, mademoiselle ?

CÉLESTUS

Ah ! le voilà, enfin !

Scène XIV

Les mêmes, le bourgmestre.

LE BOURGMESTRE

Cher monsieur Célestus...

CÉLESTUS

Entrez, monsieur le bourgmestre.

(Il va tirer la porte.)

LE BOURGMESTRE

Qu'y a-t-il donc pour votre service ?

CÉLESTUS, furieux

Ce qu'il y a, monsieur ?... ce qu'il y a ?...

WOLF

Devant ta sœur !

CÉLESTUS

Tu as raison... Marthe, fais-moi le plaisir de rentrer chez toi.

MARTHE

Mais, mon frère, il me semble...

CÉLESTUS

Je t'en prie...

MARTHE

Enfin...

CÉLESTUS

Je te l'ordonne.

MARTHE

J'obéis... Monsieur Wolf... je vous rends responsable de tout ;
je m'en vais... Mon Dieu ! qu'est-ce que cela veut dire ?

(Elle sort.)

Scène XV

Wolf, Célestus, le bourgmestre.

LE BOURGMESTRE, à Célestus

Vous m'avez fait demander ?

CÉLESTUS

Je vous ai appelé, monsieur...

LE BOURGMESTRE

Oh ! oh !... Et pour quoi faire, cher monsieur Célestus ?

CÉLESTUS

Pour vous dire que vous... (Mouvement du bourgmestre.) Que vous allez faire dresser, ici-même, sur les lieux où les événements se sont passés, un procès-verbal bien en forme, qui déclare que, l'enfant ne nous étant rien... entendez-vous, monsieur le bourgmestre, absolument rien !... je le laisse à la charge de la commune.

LE BOURGMESTRE

À la charge de la commune !... Oh ! pardon, cela ne se peut plus.

CÉLESTUS

Comment, cela ne se peut plus ?

LE BOURGEMESTRE

Non... Il est trop tard, maintenant.

CÉLESTUS

Trop tard !

LE BOURGEMESTRE

De même que le droit romain exige que ceux qui veulent garder un enfant prouvent que l'enfant leur appartient...

WOLF

C'est vrai !

LE BOURGEMESTRE

De même le droit romain exige que ceux qui veulent se débarrasser d'un enfant prouvent que cet enfant ne leur appartient pas.

WOLF

C'est vrai !

LE BOURGEMESTRE

Or, l'enfant est chez vous, on ne sait comment il y est... personne ne l'a apporté... Toutes les probabilités sont que l'enfant vous appartient de plus près que vous ne voulez l'avouer... Serviteur, monsieur Célestus, serviteur !

CÉLESTUS

Monsieur Babenhausen !

LE BOURGEMESTRE

D'ailleurs, monsieur Célestus, je ne suis pas seul maître dans cette affaire... Il y a conseil de nuit à l'hôtel de ville.

CÉLESTUS

Cette nuit ?

LE BOURGEMESTRE

Oui, conseil de prud'hommes !

WOLF

Comment ! vous allez en plein conseil... ?

LE BOURGEMESTRE

Certainement, monsieur.

CÉLESTUS

Répéter une telle calomnie ?

LE BOURGMESTRE

Je dirai qu'il y a pour et qu'il y a contre.

CÉLESTUS

Monsieur le bourgmestre, si vous faites une chose comme celle-là !...

LE BOURGMESTRE

Des menaces ?... des menaces à un magistrat ?...

CÉLESTUS

Quand un magistrat...

WOLF, arrêtant Célestus

Célestus, mon ami...

LE BOURGMESTRE

Ah ! des menaces !... Prenez garde, monsieur Célestus, elles coûtent cher, les menaces... Ah ! vous menacez !

WOLF

Mais non, monsieur, il ne vous menace pas, il vous prie.

LE BOURGMESTRE

Et vous aussi, monsieur Wolf, vous vous mêlez de la partie ?

WOLF

Mais non, monsieur, au contraire.

LE BOURGMESTRE

Au contraire... Mon devoir... entendez-vous, messieurs ! mon devoir avant tout... Je vous attends à la commune, monsieur Célestus... à la commune.

(Il sort furieux.)

Scène XVI

Célestus, Wolf.

CÉLESTUS

Ah ! le traître ! ah ! le misérable !

WOLF

Calme-toi, mon ami, calme-toi.

CÉLESTUS

Que je me calme !... quand je vois qu'on va traîner par les ruelles et par les carrefours l'honneur d'une honnête fille !... la réputation de ma sœur !

WOLF

Mon ami !

CÉLESTUS

Que je me calme !

(Il marche avec agitation.)

WOLF

Peut-être il y a un moyen...

CÉLESTUS

D'étouffer de pareilles calomnies !... Il n'y en a pas.

WOLF

Cherchons !

CÉLESTUS

Je te dis qu'il n'y en a pas.

WOLF, frappé d'une idée

Ah !

CÉLESTUS

Quoi ?

WOLF

Il y en a un !

CÉLESTUS

Il y en a un ?

WOLF

Oui.

CÉLESTUS

Et c'est toi qui l'as trouvé ?

WOLF

À l'instant même, mon ami.

CÉLESTUS, haussant les épaules

Allons donc !

WOLF

Pourquoi pas ?... Archimède a bien trouvé la vis sans fin.

CÉLESTUS

Archimède ! Il est bien question...

WOLF

Ah ! mon ami, ne disons pas de mal d'Archimède, c'était un homme !...

CÉLESTUS, avec impatience

Voyons ton moyen...

WOLF

Écoute !... c'est ma présence assidue dans ta maison... c'est mon séjour prolongé sous ton toit... c'est parce que je suis... c'est-à-dire ta sœur...

CÉLESTUS

Ah !... ton moyen ?

WOLF

Suppose une chose...

CÉLESTUS

Laquelle ?

WOLF

Suppose que, malgré ma répugnance bien connue pour le mariage, je consente à épouser ta sœur.

CÉLESTUS

Épouser ma sœur ?

WOLF

Oui.

CÉLESTUS

Toi ?...

WOLF

Dame !

CÉLESTUS

Toi, tu donnerais un pareil démenti à tous tes principes ?

WOLF

Je le donnerais... puisqu'en le donnant, je vous rendrais le bonheur à tous deux.

CÉLESTUS

Ah ! Wolf !... ah ! mon ami !... un pareil dévouement !... Mais

non... c'est inutile...

WOLF

Inutile ! comment cela ?

CÉLESTUS

Si tu épouses ma sœur, ils diront que c'était pour réparer sa faute...

WOLF

Non ; car, le lendemain de notre mariage, nous rendrons l'enfant à la commune, et, puisque nous serons mariés, on pensera bien que, si l'enfant était à nous, nous le garderions au lieu de le rendre.

CÉLESTUS

Tu as raison, Wolf... cette idée... Mais elle, mon ami ?

WOLF

Qui, elle ?

CÉLESTUS

Ma sœur !... elle ne veut pas se marier.

WOLF

C'est juste ! je n'y avais pas songé.

CÉLESTUS

Elle s'est formellement exprimée devant toi à cet égard, il y a deux heures.

WOLF

Eh bien, sais-tu ce qu'il faut faire, Célestus ?

CÉLESTUS

Non ; mais je m'en rapporte à toi. Tu es un fleuve d'idées ce soir, mon ami ; je ne te reconnais pas.

WOLF

Il faut la mettre dans l'impossibilité de me refuser.

CÉLESTUS

Comment cela ?

WOLF

En annonçant notre mariage comme s'il était fait. Va à la commune, mon ami, et dis que nous nous marions demain... cette nuit si tu veux... tout à l'heure s'il est nécessaire... Je suis prêt à

tous les sacrifices.

CÉLESTUS

Oh !... Wolf... mon ami !... mon frère !

WOLF

Tu consens ?

CÉLESTUS

Si j'y consens !

WOLF

Merci, Célestus.

CÉLESTUS

C'est lui qui me dit merci... Cœur d'or ! (Appelant.) Marthe !
(Marthe entre.) Ah ! ma sœur, si tu savais !

MARTHE

Quoi donc ?

CÉLESTUS

Regarde Wolf... (À Marthe.) Embrasse-moi... Il nous sauve la
vie ! (Il sort vivement.) C'est un Décius !

Scène XVII Marthe, Wolf.

MARTHE

Un Décius !

WOLF

Décius Flaccus... Mus...

MARTHE

Que veut-il dire ?

WOLF

Il paraît que Célestus est content... et il vous embrasse parce
qu'il est content.

MARTHE

Et avez-vous obtenu de lui que je garde Romulus ?

WOLF

Oui, mademoiselle, oui, à peu près ; je lui ai proposé un
moyen.

MARTHE

De garder Romulus ?

WOLF

Oui ; seulement, reste à savoir si ce moyen vous convient, à vous ?

MARTHE

Oh ! tout me conviendra pourvu qu'on ne m'enlève pas cet enfant, que j'aime déjà comme s'il était à moi !

WOLF

Oh ! c'est que vous ne le connaissez pas, le moyen !

MARTHE

Non.

WOLF

Et peut-être... quand vous le connaîtrez, le moyen...

MARTHE

Enfin, dites !

WOLF

C'est que... c'est que... C'est embarrassant !

MARTHE

Mais vous l'avez dit à mon frère.

WOLF

Ah ! votre frère, ce n'est pas la même chose... Mais à vous... c'est difficile.

MARTHE

Si c'est difficile... voyons, employez un détour, un apologue.

WOLF

Un apologue ?... Mademoiselle, auriez-vous une grande réputation à devenir ma femme ?

MARTHE

Moi ! votre femme ?

WOLF

Oui.

MARTHE

Et à quel propos me faites-vous une pareille proposition ?

WOLF

Mais à propos de Romulus, mademoiselle.

MARTHE

Comment, à propos de Romulus ?... Je ne comprends pas.

WOLF

Parce que vous ignorez ce qui se passe.

MARTHE

Où cela ?

WOLF

Ici.

MARTHE

Depuis quand ?

WOLF

Depuis une heure.

MARTHE

Que se passe-t-il donc ? Vous m'inquiétez.

WOLF

Vous ne savez pas de quoi on m'accuse, mademoiselle ?

MARTHE

De quoi vous accuse-t-on, mon cher monsieur Wolf ?

WOLF

D'être le père de Romulus...

MARTHE

Vous ?... Eh bien, mais quel rapport cette accusation a-t-elle avec le mariage que vous me proposez ?

WOLF

C'est que, si l'on m'accuse d'être le père, moi...

MARTHE

Eh bien ?

WOLF

On vous accuse, vous...

MARTHE, riant

De quoi ?... d'être... ?

WOLF

Voilà !

MARTHE

Et qui m'accuse de cela, monsieur Wolf ?

WOLF

Le bourgmestre !... cet infâme Babenhausen !

MARTHE

Lui !... oh ! comment ! c'est lui ?... Et vous, voyant qu'on m'accusait, monsieur Wolf...

WOLF

Voyant qu'il n'y avait que ce moyen pour sauvegarder votre réputation...

MARTHE

Vous vous êtes décidé à renoncer en ma faveur à votre cher célibat !

WOLF

Comme vous voyez, mademoiselle.

MARTHE, émue

Ah !... de sorte que, sans cette accusation...

WOLF

Je n'eusse jamais osé vous faire une telle proposition.

MARTHE

Jamais !... Merci, monsieur Wolf. J'apprécie toute l'étendue du sacrifice que vous me faites ; mais je ne puis l'accepter.

WOLF

Ainsi, vous me refusez, mademoiselle ?

MARTHE

Je ne puis abuser à ce point de votre générosité.

WOLF

Vous ne craignez pas les calomnies ?

MARTHE

Je n'aurais qu'un mot à dire pour les faire taire.

WOLF

Eh bien, alors, dites-le, mademoiselle.

MARTHE

C'est un secret.

WOLF

Vous avez raison, mademoiselle, si c'est un secret... Du moment que vous refusez d'être ma femme, dame... c'est un malheur, mais il faut... Adieu, mademoiselle...

MARTHE

Comment, adieu ?

WOLF

Oui, il faut que je parte.

MARTHE

Que vous partiez ?

WOLF

Sans doute, puisque vous gardez votre secret... les méchants... pardonnez-moi, mademoiselle, d'oser prononcer ce mot en parlant d'un ange du ciel... les méchants diront... que vous êtes ma maîtresse, et vous comprenez, dès lors... il n'y a plus de raison pour qu'on n'envoie pas chaque année à votre frère un nouvel enfant par la fenêtre comme on a fait ce soir... Ainsi donc...

(Il prend son chapeau et sa canne.)

MARTHE

Monsieur Wolf, vous partez ? c'est une résolution prise ?

WOLF

Oh ! oui, bien prise !

MARTHE

Et, en partant... vous ne regrettez rien ?

WOLF

Oh ! si fait : je regrette bien sincèrement... mon ami...

MARTHE

Alors, vos regrets sont pour lui seul ?

WOLF

Mes regrets sont pour tout ce que j'abandonne, mademoiselle. (En faisant un mouvement, il laisse tomber son Leibnitz, il s'en échappe quelques feuilles de rose.) Oh ! pardon, mademoiselle, ce n'est pas pour me mettre impudemment à vos genoux... c'est pour ramasser...

MARTHE

Qu'est cela ?

WOLF

Rien, mademoiselle.

MARTHE

Mais ce sont des feuilles de rose !

WOLF

Ne faites pas attention...

MARTHE

Cependant, si je vous priais bien de me dire...

WOLF

Vous voulez... ?

MARTHE

Je vous en prie.

WOLF

Mon Dieu, mademoiselle... c'est qu'autrefois... avant que vous fussiez devenue triste... car, depuis quelque temps, vous êtes devenue triste, mademoiselle.

MARTHE

Eh bien, avant ce temps-là... ?

WOLF

Eh bien, je me rappelle que, dès que vous aviez ouvert votre fenêtre, le matin, au-dessus de la mienne... Vous n'avez peut-être jamais remarqué, mademoiselle, que votre fenêtre donnait au-dessus de la mienne.

MARTHE

Continuez... Quand j'ouvrais ma fenêtre... ?

WOLF

Vous chantiez comme un oiseau... et moi qui travaillais depuis l'aube, votre chant me réjouissait alors, comme si le soleil se fût levé une seconde fois.

MARTHE

Vraiment, monsieur Wolf ?

WOLF

Oui... Et alors, je m'approchais, sur la pointe du pied, de peur

de vous effaroucher... et je me penchais jusqu'à ce que je pusse apercevoir votre main... votre main qui effeuillait les fleurs fanées au-dessus de ma tête... Ces fleurs, vous les laissiez tomber : c'était comme une pluie parfumée... Le vent les poussait dans ma chambre... et moi...

MARTHE

Et vous ?

WOLF

Moi, je les ramassais... C'était un enfantillage, sans doute ; mais, que voulez-vous ! j'y trouvais du plaisir, plus que du plaisir, du bonheur !

MARTHE

Comment ! vous ramassiez mes fleurs fanées ?... Oh ! quel conte vous me faites là, monsieur Wolf !

WOLF

Ce n'est point un conte, mademoiselle ; la preuve, c'est que les feuilles sont encore là, comme vous le voyez, entre les pages de mon Leibnitz !

MARTHE

Monsieur Wolf !...

WOLF

Sans doute, puisqu'elles sont dans mon Leibnitz et que j'emporte mon Leibnitz !

MARTHE

C'est bien, monsieur Wolf, emportez votre Leibnitz ; mais rendez-moi mes fleurs.

WOLF

Comment, mademoiselle, que je vous les rende ? Mais, quand je serai loin de vous, je n'aurai donc plus rien de vous, moi ?

MARTHE

Et pourquoi donc désirez-vous avoir quelque chose de moi, monsieur Wolf ?

WOLF

Le malheureux qui perd tout se rattache à tout... chaque débris de sa vie passée lui devient précieux... C'est bien peu de chose

pour vous que ces fleurs, n'est-ce pas, mademoiselle ? ce n'est rien même. Eh bien, pour moi, c'est un trésor de souvenirs : quand je serai seul, triste, abandonné, avec un regard jeté sur ces feuilles desséchées je rebâtirai tout le passé. Je me retrouverai dans ma petite chambre ; je vous reverrai dans la vôtre. Le rosier planté au bas de ma fenêtre et grimpant le long du mur fleurira encore pour moi... À travers ses feuilles, je verrai votre main venir chercher les fleurs fanées, les effeuiller de nouveau. Le vent frais du matin les fera voltiger dans l'air... j'étendrai les bras vers elles... je les suivrai des yeux... inutilement, je le sens, puisque le rosier, les roses et vous n'existeront plus que dans mon imagination... Mais, à défaut de la réalité, il me restera au moins le rêve, et, vous le savez, mademoiselle, un grand philosophe l'a dit : « La vie, c'est le rêve de l'homme éveillé !... »

MARTHE

Alors, monsieur Wolf, sans cette circonstance, vous ne nous eussiez jamais quittés ?

WOLF

Moi, mademoiselle, vous quitter !... Mais savez-vous ce qu'il me semble... au moment de mon départ, à l'heure où je vous dis adieu ?... C'est que, quand je vais vous avoir quittés, je ne pourrai plus vivre... Mon Dieu ! moi qui vous voyais à chaque heure du jour, moi qui pensais à vous le soir en m'endormant, la nuit dans mon sommeil, le matin en m'éveillant ! moi qui m'étais fait à cette douce vie à trois... et qui ne demandais pas autre chose à Dieu pour mon ciel, pour mon paradis, pour mon éternité !... moi, vous quitter si je n'y étais pas forcé ?... (Sanglotant.) Ah ! mademoiselle ! (tombant sur une chaise) jamais ! jamais !...

MARTHE

Alors, si je consentais à ce mariage... ?

WOLF

Si vous consentiez à ce mariage, mademoiselle, rien ne serait changé... Je serais aussi heureux qu'autrefois, bien plus heureux, à ce qu'il me semble, car, au lieu d'être trois, Célestus, vous et

moi, nous ne serions plus que deux, nous et lui.

MARTHE

Tandis qu'au contraire, si vous vous en alliez... ?

WOLF

Je crois que je mourrais.

MARTHE, lui tendant la main

Allons, je ne veux pas avoir à me reprocher un si grand malheur.

WOLF

Ah ! mademoiselle !... vous consentez donc ?...

MARTHE

Gardez mes roses, et laissez là votre Leibnitz.

Scène XVIII

Marthe, Célestus, Wolf.

CÉLESTUS, accourant

Oh ! mes amis, quelle bonne nouvelle !...

WOLF

Hein !

CÉLESTUS

Grande nouvelle !

MARTHE

Quoi donc ?

CÉLESTUS

Tout est éclairci... Romulus...

WOLF et MARTHE

Comment ?

CÉLESTUS

Plus de sacrifice, plus de mariage... Vous n'avez plus besoin de vous épouser : on connaît le père et la mère...

WOLF

Qu'est-ce que cela veut dire ?

CÉLESTUS

Cela veut dire que, lorsque Gertrude, la fille du bourgmestre, a su qu'on accusait Marthe, elle a tout avoué.

WOLF

Comment ?

CÉLESTUS, voyant entrer Babenhausen

Silence !

Scène XIX

Marthe, Célestus, le bourgmestre, Wolf.

Le bourgmestre entre, penaud et confus, et va droit à Célestus, auquel il semble vouloir parler ; mais, suffoqué par le chagrin, il ne peut articuler aucun son. Alors, il passe à Marthe, et, ne pouvant non plus lui parler, il lui prend la main et la baise. Puis il va à Wolf, qu'il embrasse. – Celui-ci en est tout surpris, mais il se laisse faire. – Enfin, le bourgmestre revient à Célestus, auquel il fait signe de se taire, en mettant l'index de la main droite sur ses lèvres, et se retire en poussant un cri étouffé.

Scène XX

Marthe, Célestus, Wolf.

MARTHE

Bonne Gertrude ! elle a tout avoué !...

WOLF

De sorte que le jeune Romulus... ?

MARTHE

Est son fils et celui de Conrad, caché depuis longtemps chez M. le bourgmestre lui-même.

CÉLESTUS

Son grand-père... Et comme, par bonheur, il vient d'obtenir sa grâce, il se marie demain en votre lieu et place...

WOLF, tristement

Ah ! bien... ce sont eux qui se marient demain en notre... lieu et...

CÉLESTUS

Aussi, comme nous allons reprendre nos bonnes habitudes d'autrefois ! Heureux Wolf !... fortuné célibataire !...

WOLF

Oui... oui... c'est-à-dire non... Adieu, mon ami...

CÉLESTUS

Comment, adieu ? Tu t'en vas ?

WOLF

Oui.

CÉLESTUS

Pourquoi ?

WOLF

Oh ! ne demande pas d'explication.

CÉLESTUS

Mais il n'y a donc pas moyen de vivre cinq minutes avec ce Wolf ? mais tu es donc un trouble-fête perpétuel ?

WOLF

Hélas ! oui... mon ami !... et c'est pour cela que je m'en vais...

(Il va prendre sa canne, son chapeau et son Leibnitz.)

CÉLESTUS

Mais, Marthe !... dis-lui donc... Comment ! toi aussi, tu pleures ?

MARTHE

Oui... je pleure... et tu ne comprends pas...

CÉLESTUS

Oh !... imbécile que je suis !

WOLF, qui a repris sa canne,
son chapeau et son Leibnitz

Bon ! adieu, mademoiselle...

CÉLESTUS

Mais par où t'en vas-tu donc ?... Ce n'est pas par ici.

WOLF

Par où donc, Célestus ?

CÉLESTUS, lui faisant faire un tour sur lui-même
et le poussant dans les bras de sa sœur

C'est par là !

WOLF, près de s'évanouir de joie

Ah !... ah !... mademoiselle !

CÉLESTUS

Allons, c'est bon, Décius !... il n'y aura rien de changé au programme. Vous vous marierez toujours demain... Seulement, au lieu d'une noce, nous en aurons deux... à moins que... dans ta distraction...

MARTHE, souriant

Oh !... d'ici à demain... j'espère bien, monsieur Wolf, que vous n'oublierez pas ?...

WOLF

Oh ! soyez tranquille, mademoiselle ; je vais faire une corne à mon Leibnitz.

DISTRIBUTION

Le docteur Wolf	M. Régnier
Le docteur Célestus	M. Monrose
Le bourgmestre Babenhausen	M. Anselme
Un inconnu	M. Tronchet
Marthe, sœur de Célestus	M ^{lle} Favart.

À Marbourg, en Westphalie.

ANNEXE

Le 15 janvier 1854, soit le surlendemain de la première de Romulus, Alexandre Dumas publia dans son journal le Mousquetaire (n° 56, 15 janvier 1854, pp. 1-2) un compte rendu de la représentation. Nous en reproduisons ici le texte, dont nous respectons l'orthographe et la ponctuation, à quelques corrections près.

LJR

REVUE DRAMATIQUE THÉÂTRE-FRANÇAIS

Romulus, comédie, en un acte en prose. – Personnages et acteurs : le docteur Wolf (Régnier), Célestus, astronome (Monrose), le bourgmestre (Anselme), Conrad (Tronchet – de Villers-Cotterets) ; Marthe (Favart.)

Le théâtre représente une petite salle, à papier jaune et bleu, qui, le soir, paraît blanc et vert. À droite, une première table avec des instruments de mathématiques, dominés par un télescope ; à gauche, une deuxième table, chargée de livres de sciences. Au milieu, une troisième table, toute servie d'un poulet, d'une assiette de macaroni, d'une assiette de biscuits, de deux choppes vides et d'une carafe pleine.

Dîner de théâtre complet.

Au fond, un buffet, et sur le buffet un tableau représentant Galilée cherchant à découvrir le mouvement de la terre.

Tout cela a un charmant petit air allemand tout à fait en harmonie avec le drame qui va se passer sur ces quatre planches, entre ces quatre paravens.

À la table de droite, est assis Célestus ; il lorgne le ciel et y cherche inutilement Orion. Il est vrai que le télescope est bien petit pour une planète qui est à cent vingt millions de lieues de la terre.

À la table de gauche, est assis le docteur Wolf, lisant Leibnitz, son auteur de prédilection.

Entre Marthe.

Nous prévenons le lecteur que nous allons dire le plus grand bien de l'ouvrage.

La pauvre Marthe avait grand peur en entrant. Le bruit qui se fait autour du journal *le Mousquetaire*, les sentiments bien connus que la critique porte à l'auteur de *Romulus*, ne la rassuraient pas.

L'auteur, qui était derrière elle au moment de son entrée, lui annonce, pour sa tranquillité, que la critique, à l'unanimité, a décidé qu'elle ne rendrait pas compte de l'ouvrage.

Il se garde de lui dire que c'est en cas de succès seulement.

Marthe vient de renvoyer tous les domestiques, afin d'être libre jusqu'au lundi.

On est au samedi soir.

Elle invite les deux amis à se mettre à table ; mais Célestus est à la poursuite d'Orion, et Wolf est perdu au milieu des monades de Leibnitz.

Elle est obligée d'enlever aux deux savans leurs bougies, l'absence de la lumière leur dénonce seule la présence de Marthe.

La première scène est entièrement consacrée aux distractions du docteur Wolf et aux préoccupations de Célestus.

Figurez-vous le bon et savant M. Ampère, avec son ami Perceval de Grand-Maison, le plus grand oublieux qu'il y ait jamais eu au monde.

Cependant, si préoccupé que soit Célestus, il s'aperçoit que Marthe est triste ; si distrait que soit le docteur Wolf, il est forcé d'avouer qu'elle l'est.

Quelle est la cause de cette tristesse que Marthe nie, de cette fièvre que Wolf constate en touchant la main de la jeune fille, quoiqu'il ne sache pas bien précisément si c'est l'artère de son doigt qui bat ou si c'est le pouls du poignet de la sœur de Célestus qui est agité.

Au dire de Célestus, Marthe s'ennuie.

C'est une occasion pour Wolf de faire preuve de galanterie.

Il offre son Leibnitz à Marthe.

Marthe refuse.

Célestus hausse les épaules.

Ce qui cause cet ennui de Marthe... oh ! mon dieu, c'est bien simple ; Marthe a dix-huit ans... la plante amour est en train de fleurir dans son cœur, et c'est son parfum qu'on respire quand ses lèvres s'ouvrent.

Célestus veut marier Marthe.

Wolf, qui portait son verre à ses lèvres, reste immobile, tenant son verre juste à la moitié du chemin de la table à sa bouche.

Marthe épousera-t-elle le fils du conseiller ou le fils du major ?

Marthe n'épousera ni l'un ni l'autre... Marthe ne veut pas se marier.

Le verre de Wolf achève sa route ; Wolf le vide, et fait clapper sa langue en homme qui trouve le vin excellent.

Mais Célestus est aussi entêté que Wolf est distrait.

Il a mis dans sa tête que Marthe se marierait... Marthe se mariera.

Heureusement, Marthe trouve un allié dans Wolf : Wolf déclare qu'il ne croit pas qu'un frère ait le droit de forcer sa sœur à se marier.

À cette déclaration, Célestus se fâche tout de bon. Voilà bien les principes subversifs de Wolf ; voilà bien les théories qu'il a puisées à l'Université de Leipsick et qui ont failli bouleverser l'Allemagne, au point que Frédéric, Frédéric le grand, Frédéric le philosophe, a trouvé Wolf trop philosophe pour lui et l'a banni de la Prusse, en le prévenant qu'il serait pendu s'il y rentrait jamais.

Wolf veut se défendre ; mais il est écrasé sous l'anathème de son ami.

Alors, voyant lui-même à quel point il est dangereux, choses

dont il ne s'était point douté jusque-là, il prend humblement son Leibnitz sous son bras, son chapeau à sa main, et se retire.

— Où allez-vous, docteur ? demande Marthe.

— Je m'en vais.

— Comment, tout de bon ?

— Tout de bon.

Et alors il recommande à Marthe de lui renvoyer le lendemain, au Lion-d'Or, son pauvre bagage, qui se compose d'un second habit, d'une seconde veste et... d'un petit vêtement inférieur. Le bon docteur Wolf est, comme les Anglais, trop pudibond pour prononcer le mot culotte. Mais Marthe ne l'écoute pas ; elle voit Célestus désespéré. Tout en gagnant la porte, Wolf sanglotte.

— Où allez-vous, docteur ? demande-t-elle.

— Je m'en vais, mademoiselle.

— Par où ?

— Par la porte.

— Mais vous vous trompez de chemin.

— Comment, je me trompe ?

— Oui, c'est par ici.

— Mais non.

— Mais si.

Et elle repousse Wolf jusqu'à ce que celui-ci, en se retournant, se trouve entre les bras de Célestus.

— Là, maintenant, messieurs, dit-elle, raccommodez-vous tout à votre aise, moi je vais me coucher.

Et, en leur jetant un de ces gais bonsoirs comme en disent les oiseaux au soleil et les jeunes filles à leurs parents, elle disparaît dans sa chambre à coucher, située à la gauche du spectateur.

Ici commençait une scène qui, bien prise, décidait le succès de la pièce – mal prise, la faisait charirer.

Les deux hommes, restés ensemble, se remettent chacun à son travail, en se recommandant mutuellement de parler bas, afin de ne pas se causer de distractions l'un à l'autre.

C'est, comme on le comprend bien, une raison pour que cha-

cun parle de son côté.

Célestus est scandalisé de ce que Jupiter a quatre lunes, tandis que la terre n'en a qu'une.

Wolf est émerveillé du système de l'horloge universelle de Leibnitz.

Cette admiration le plonge dans une extase à laquelle il ne manquera rien quand sa pipe sera allumée. Pour arriver à ce but, il prend sa pipe d'une main, enflamme de l'autre un petit morceau de papier, aspire la fumée avec délices, et, croyant souffler son papier devenu inutile, souffle sa bougie.

Il s'aperçoit de sa méprise, non point parce que sa bougie est éteinte, mais parce que le papier lui rôtit les doigts.

Par bonheur, la bougie de Célestus brûle. Célestus ne fume pas, lui. Il y a déjà bien assez de nuages au ciel sans ceux de la fumée de tabac.

— Que diable as-tu donc fait encore ? demande-t-il à Wolf.

— J'ai éteint ma bougie, mon ami.

— Comment cela ?

— C'est bien simple. Je voulais éteindre mon papier ; seulement, au lieu de souffler sur mon papier, j'ai soufflé sur ma bougie et je l'ai éteinte. Tiens, comme cela.

Et Wolf, joignant la démonstration au récit, souffle sur la bougie de Célestus et l'éteint.

Célestus fait grand bruit, ce qui prouve son mauvais caractère, car il est évident qu'une bougie n'est pas absolument utile à un homme qui regarde dans un télescope. Nous oserons même avancer qu'il y verrait mieux sans bougie ; mais, comme l'auteur avait, à ce qu'il paraît, besoin d'une obscurité complète, il a...

Bon ! voilà que j'oublie que la pièce est de moi, et que je critique la pièce.

Pardon, chers lecteurs, ne faites pas attention à ce que j'ai dit. Nous en étions restés à l'obscurité complète.

— Par bonheur j'ai mon briquet, dit Wolf.

— Pardieu, et moi aussi, dit Célestus.

Et les deux hommes se mettent chacun d'un côté du théâtre à battre le briquet avec acharnement.

Pendant ce temps la porte s'ouvre : un homme portant une corbeille sous son manteau entre, marchant sur la pointe du pied, dépose la corbeille sur la table, lève tragiquement les yeux au ciel en disant du ton le plus pathétique du monde : « À la garde de Dieu ! » et sort sans être vu.

Juste en ce moment, les deux bougies se rallument et éclairent de nouveau la salle.

Le spectateur peut voir alors, déposée sur la table, une simple corbeille d'osier, doublée de rose et recouverte d'une percaline verte.

Mais les deux savans sont trop occupés pour rien voir. Au lieu de parler comme tout à l'heure chacun à son tour, ils parlent maintenant tous les deux en même temps.

Mais à un cri plaintif poussé par l'orchestre et simulant le vagissement d'un enfant, tous deux s'arrêtent :

— Qu'est-ce que cela ?

Le cri de l'enfant ressemble beaucoup à celui du chat ; or, comme il y a plus de probabilités qu'un chat s'introduise chez un astronome qu'un enfant, surtout quand un astronome passe sa vie à excuser le massacre des innocens, tant sa haine est grande pour la marmaille, les deux savans prennent chacun sa bougie d'une main, une règle de l'autre et vont cherchant sous les tables ; enfin, du dessous ils passent au-dessus et se trouvent aux deux côtés de la corbeille.

Qu'est-ce que cette corbeille ? qui l'a apportée là ? qu'y a-t-il dedans ?

Célestus lève la couverture de la corbeille et jette un cri.

Il a vu un enfant !

Le premier mouvement de Célestus est de jeter l'enfant par la fenêtre.

Comme on le voit, Célestus dément la théorie de M. de Talleyrand, c'est-à-dire qu'il ne faut pas céder à son premier

mouvement, attendu que c'est le bon.

Le second mouvement de Célestus est de faire porter l'enfant chez le bourgmestre.

Par bonheur, Marthe, aux cris que jette Célestus, est rentrée ; elle aussi voit l'enfant. Mais tout au contraire de Célestus, avec cette douce charité qui est l'apanage de la femme, elle déclare qu'elle veut le garder, et comme ce que femme veut Dieu le veut, Célestus cède.

Il est vrai que Wolf, qui est toujours de l'avis de Marthe, a fait honte à Célestus.

Pour garder l'enfant, et par conséquent pour ne pas causer un chagrin à M^{lle} Marthe, il irait, s'il le faut, jusqu'à vendre ses livres.

Célestus se charge de l'enfant ; il l'enverra très-loin, et paiera les mois de nourrice.

Mais ce n'est pas cela que veut Marthe ; ce que Marthe veut, c'est avoir l'enfant près d'elle, c'est lui donner des soins de mère. En enveloppant le cou de son frère de ses deux jolis bras, en s'adressant à son cœur avec sa douce voix, elle finit par lui faire faire tout ce qu'elle veut.

L'enfant restera à la maison.

À peine ce point est-il accordé par Célestus, qu'on s'occupe de trouver un nom à l'enfant.

Marthe propose Théodore.

Célestus penche pour Orion.

Wolf préférerait Romulus.

Sa qualité d'enfant trouvé et la ressemblance que cette circonstance lui donne avec le petit-fils de Numitor fait que le nom proposé par le docteur Wolf est adopté.

L'enfant s'appellera Romulus.

Marthe prend l'enfant sous son bras, et l'emporte dans sa chambre.

Les deux amis restent seuls.

Il s'agit de trouver une nourrice à Romulus.

Wolf a bien proposé une louve, mais la difficulté de trouver là une louve sous la main a fait repousser la proposition.

Au risque que les instincts guerriers de Romulus en soient amoindris, on se contentera d'une femme.

Seulement, la présence de cette femme est urgente. Une nommée Édith Reinbach cherchait un nourrisson il y a quelques jours. Le docteur Wolf ira chercher Édith Reinbach.

Il est vrai qu'il est près de minuit, mais qu'importe l'heure au bon docteur ?

Il va chercher Édith.

En arrivant à la poste, il voit la porte s'ouvrir comme par enchantement : un nouveau personnage apparaît ; c'est le bourgmestre.

Le bourgmestre vient faire une perquisition ; il a reçu les ordres les plus sévères contre un disciple du docteur Wolf qui a été vu dans la maison.

Ce disciple s'appelle Conrad.

Ah ! il faut vous dire – je suis inexcusable d'avoir oublié cela, et M. Jules Janin ne serait en vérité pas plus inexact –, j'ai oublié qu'il y avait un papier dans la corbeille, et qu'à la vue de l'écriture qui couvrait le papier, Marthe s'était écriée :

— Ciel ! Conrad !

Il y a donc une relation quelconque, si cachée et si mystérieuse qu'elle soit, entre M^{lle} Marthe et M. Conrad.

— Laquelle ?

— Laissez la pièce se développer, et la chose s'éclaircira toute seule.

C'est donc Conrad que cherche le bourgmestre.

Or, les ordres qu'a reçus maître Babenhausen sont si sévères, qu'il croirait manquer à son devoir, s'il se retirait sans avoir visité la chambre de la sœur de Célestus.

Célestus, qui regarde comme une injure que le bourgmestre suppose qu'un homme puisse être caché dans la chambre de sa sœur, se met d'abord en travers de la porte ; mais sommé au nom

de la loi, il est obligé, pour ne pas se faire une mauvaise affaire, d'obéir au bourgmestre, qui lui ordonne de prendre la bougie et de le précéder dans la chambre de Marthe.

Au moment où tous deux sortent et où le théâtre reste dans l'obscurité, Conrad reparaît : il fuit les alguazils de Babenhausen qui le traquent de chambre en chambre ; il n'a plus d'autre ressource que de sauter par la fenêtre ; il l'ouvre et saute.

Babenhausen et Célestius rentrent ;

Célestus rêveur, Babenhausen, au contraire, affectant une douce et miséricordieuse pitié pour la pauvre mademoiselle Marthe, qui pousse la charité jusqu'à emmailloter des enfans à minuit passé, au lieu d'être tranquillement couchée dans son lit, et de dormir, comme font les autres jeunes filles qui n'ont aucune raison de se livrer, à une heure aussi indue, aux devoirs de la maternité.

Les quelques mots que prononce le bourgmestre font dresser l'oreille à Célestus. Babenhausen aurait-il quelque donnée sur le père de l'enfant ?

Babenhausen connaît non-seulement le père, mais la mère ; on s'occupera du père d'abord.

Babenhausen démontre clair comme le jour à Célestus que le père de l'enfant est Wolf.

D'abord, l'enfant ressemble comme deux gouttes d'eau au docteur.

Puis la lettre dit que l'enfant est le fils d'un exilé, et Wolf est exilé.

Puis le docteur a voulu vendre ses livres pour garder l'enfant, preuve que la voix du sang parlait plus haut que celle de la science.

— Maintenant, dit Célestus, au tour de la mère.

— De la mère ? dit Wolf en entrant ; connaît-on la mère ?

— La mère ? oui, on la connaît, dit le bourgmestre.

— Alors, monsieur le bourgmestre, dit Wolf...

— Éclairez-moi, et je vous la nommerai.

— Volontiers.

Et Wolf éclaire le bourgmestre.

Il arrive à la porte.

— Eh bien ! dit-il, la mère ?

— Eh bien ! la mère...

— Oui, la mère ?

— C'est M^{lle} Marthe !

Et le bourgmestre se retire, laissant le docteur stupéfait.

On devine l'explication qui a lieu entre les deux amis.

Célestus apprend à Wolf qu'on le soupçonne d'être le père, et Wolf apprend à Célestus qu'on soupçonne sa sœur d'être la mère de l'enfant.

Fureur de Célestus contre les enfans en général et contre le bourgmestre en particulier.

Il n'y a qu'une demi-heure que Romulus est dans la maison, et tout y est déjà sens dessus dessous.

Tout en criant, en se lamentant, en hurlant, Célestus appelle le bourgmestre.

Aux cris, aux lamentations, aux hurlemens de Célestus accourent d'un côté le bourgmestre et de l'autre Marthe.

— J'espère qu'il ne s'agit pas de renvoyer Romulus ? demande Marthe.

— Au contraire, mademoiselle, répond Wolf ; monsieur votre frère ne veut pas le garder cinq minutes de plus.

— M. Wolf, dit Marthe, je vous préviens qu'à tout prix je veux garder Romulus ; et si l'on me sépare de lui, c'est vous que je rends responsable de la séparation. Et elle rentre chez elle.

— Monsieur le bourgmestre, dit Célestus, je vous préviens que je ne veux plus de Romulus chez moi, et que j'en fais cadeau à la commune.

— Monsieur Célestus, répond le bourgmestre, je vous annonce que la commune ne veut pas de Romulus, et que vous garderez Romulus malgré vous. De même que pour adopter un enfant on doit justifier des droits que l'on sur lui, de même pour le mettre

hors de chez soi l'on doit prouver qu'il nous est étranger. Or, tout prouve, au contraire, que Romulus vous touche de plus près que vous ne le dites.

— Monsieur le bourgmestre !...

— D'ailleurs, venez vous expliquer à l'hôtel-de-ville. Il y a conseil des prud'hommes, on décidera l'affaire en conseil.

— Comment, vous allez, en plein conseil, répéter vos calomnies contre ma sœur ?

— Monsieur, je dirai le pour et le contre.

Et le bourgmestre sort, poursuivi par les malédictions de Célestus, qui entre dans un véritable désespoir.

Mais c'est alors que Wolf puise dans son dévouement pour son ami une résolution dont on l'eût cru incapable.

Pour rétablir la tranquillité dans la famille qui l'a reçu, qui lui donne l'hospitalité depuis trois ans, il fera tous les sacrifices.

Il ira jusqu'à épouser Marthe.

— Tu es capable de cela, mon ami ?

— Je suis capable de tout.

— Oh ! mon cher Wolf, ton dévouement nous sauve la vie.

Et Célestus appelle Marthe.

Marthe entre, et trouve son frère aussi joyeux qu'il était furieux un instant auparavant.

— Marthe ! s'écrie-t-il, embrasse-moi ; nous sommes tous sauvés, et voilà notre sauveur... Regarde Wolf... c'est un Decius.

Et il sort pour aller annoncer au conseil de prud'hommes le mariage de Wolf et de sa sœur.

— Decius ! répète Marthe, restée en face de Wolf... Decius !

— Oui, Mademoiselle, répond Wolf, Decius... Flaccus.

— Que veut dire mon frère ?

— Il veut dire, Mademoiselle, qu'il ne tient plus qu'à vous de garder Romulus.

— Je le garde.

— Oui ; mais, pour le garder, vous ne savez pas quelle condition vous est imposée ?

— Dites, je l'accepte d'avance.

Comme Wolf, on le voit, Marthe est prête à tous les sacrifices.

Ici se déroule la scène capitale de l'ouvrage, la meilleure ; elle dure près d'un quart-d'heure, et n'est pas longue.

J'ai bien envie d'en laisser la surprise aux spectateurs futurs de *Romulus*.

Ma foi, oui.

À la fin de la scène, au moment où les deux jeunes gens se sont avoués, à leur grand étonnement, que depuis trois ans ils s'aimaient, Célestus rentre, au comble de la joie.

Ouf ! tout est éclairci. Plus de mariage, plus de sacrifice. Gertrude, la fille du bourgmestre, voyant qu'on soupçonnait son amie Marthe, a tout avoué.

L'enfant est d'elle et de Conrad.

En ce moment la porte s'ouvre, et le bourgmestre entre du pas de Vanhove, dans la tragédie.

Il a les bras pendans, la tête inclinée sur la poitrine : il est consterné.

Scène muette.

Vous la verrez ; si celle qui la précède est la meilleure, celle-ci est certainement la plus bouffonne. Le bourgmestre sort comme il est entré, après s'être livré à une pantomime expressive, mais sans avoir prononcé une seule parole.

— Là, dit Célestus, après avoir accompagné le bourgmestre des yeux, maintenant tout est fini, et nous allons reprendre notre vie accoutumée, vivre en célibataire, sans enfans à nous, ni aux autres...

— Mon ami, dit Wolf, en prenant son Leibnitz et son chapeau, je m'en vais.

— Comment, tu t'en vas ?

— Oui, adieu.

Célestus regarde sa sœur qui pleure, et finit par tout comprendre.

— Imbécile que je suis, dit-il, j'ai vu Orion, qui est à cent

vingt millions de lieues de la terre, et je n'ai pas vu...

Puis à Wolf :

— Tu t'en vas ?

— Oui, mon ami, répond Wolf en sanglotant.

— Mais ce n'est point par là.

— Si fait.

— Non.

— Tu te trompes.

— C'est toi qui te trompes.

Et comme Marthe au commencement de la pièce a poussé Wolf pour qu'il se trouvât dans les bras de son frère, – de même Célestus à son tour pousse Wolf pour qu'il se trouve dans les bras de sa sœur.

Une fois dans les bras de Marthe, on comprend que Wolf y restera.

Une seule chose inquiète Marthe.

C'est que Célestus oublie qu'il se marie le lendemain.

Il est si distrait.

— Oh ! soyez tranquille, Mademoiselle, dit Célestus [Dumas veut sans doute dire Wolf] , je vais faire une corne à mon Leibnitz.

Et il fait une corne à son Leibnitz.

La pièce dure une heure ; mais du premier au dernier mot, la réussite de l'ouvrage n'a pas été un seul instant douteuse. J'ai eu des succès plus bruyants, jamais de plus complets. Jamais communication plus franche et plus directe ne s'était établie du public à l'auteur.

C'est au point que lorsqu'on m'a nommé, le public tout entier s'est levé, et en battant des mains s'est tourné vers la loge de ma fille, où j'avais été vu un instant.

Eh bien ! je le dis hautement, – ceci, c'était plutôt un hommage au cœur de l'homme qu'au talent de l'auteur. Depuis que j'ai pris le public pour confesseur, il m'absout de tous mes péchés, – je dirai plus, il m'aime.

— Merci !

Maintenant on m'a nommé seul, c'est vrai ; mais avec moi, je le répète, il eût fallu nommer Auguste Lafontaine, le vieil et touchant auteur allemand auquel j'ai emprunté sa fable ; il eût fallu nommer mes Romulus et Remus – Paul Bocage et Octave Feuillet – qui avaient fait les premiers la pièce, la pièce perdue, et qui y avaient mis de si charmans mots, qu'ils ne se sont pas perdus, eux, car ils étaient restés au fond de ma mémoire ; – il eût fallu nommer Régnier, qui, en mon absence, a suivi les répétitions, mis en scène, rogné, ajouté, fait enfin de la comédie un charmant joujou de Nuremberg, qui n'a rien de français, et qui semble une pièce inédite d'Iffland.

Ma foi, moi, j'ai fait dans tout cela je ne sais pas quoi.

Si, je le sais bien, j'ai fait le voleur, j'ai pris les applaudissemens.

Cependant, disons qu'une bonne part de ces applaudissemens était adressée directement aux beaux yeux, à la voix caressante, au jeu naïf et charmant à la fois de M^{lle} Favart ;

À la bonne grosse gaîté du bourgmestre Anselme, qui a donné un relief incroyable au rôle de Babenhansen ;

À la franchise comique de Monrose, qui a l'air d'une vignette allemande, d'un profil de savant en *us* dessiné d'après nature ;

Et surtout à la douceur, à la placidité, à la distinction du jeu de Régnier.

Nous avons eu tous un succès ;

Lui a eu un triomphe.

A. DUMAS.

P. S. – Excusez-moi, chers lecteurs, de vous avoir fait une si longue analyse ; mais, puisqu'il paraît que je serai le seul à vous parler de *Romulus*, il faut bien que je vous en parle pour tout le monde.